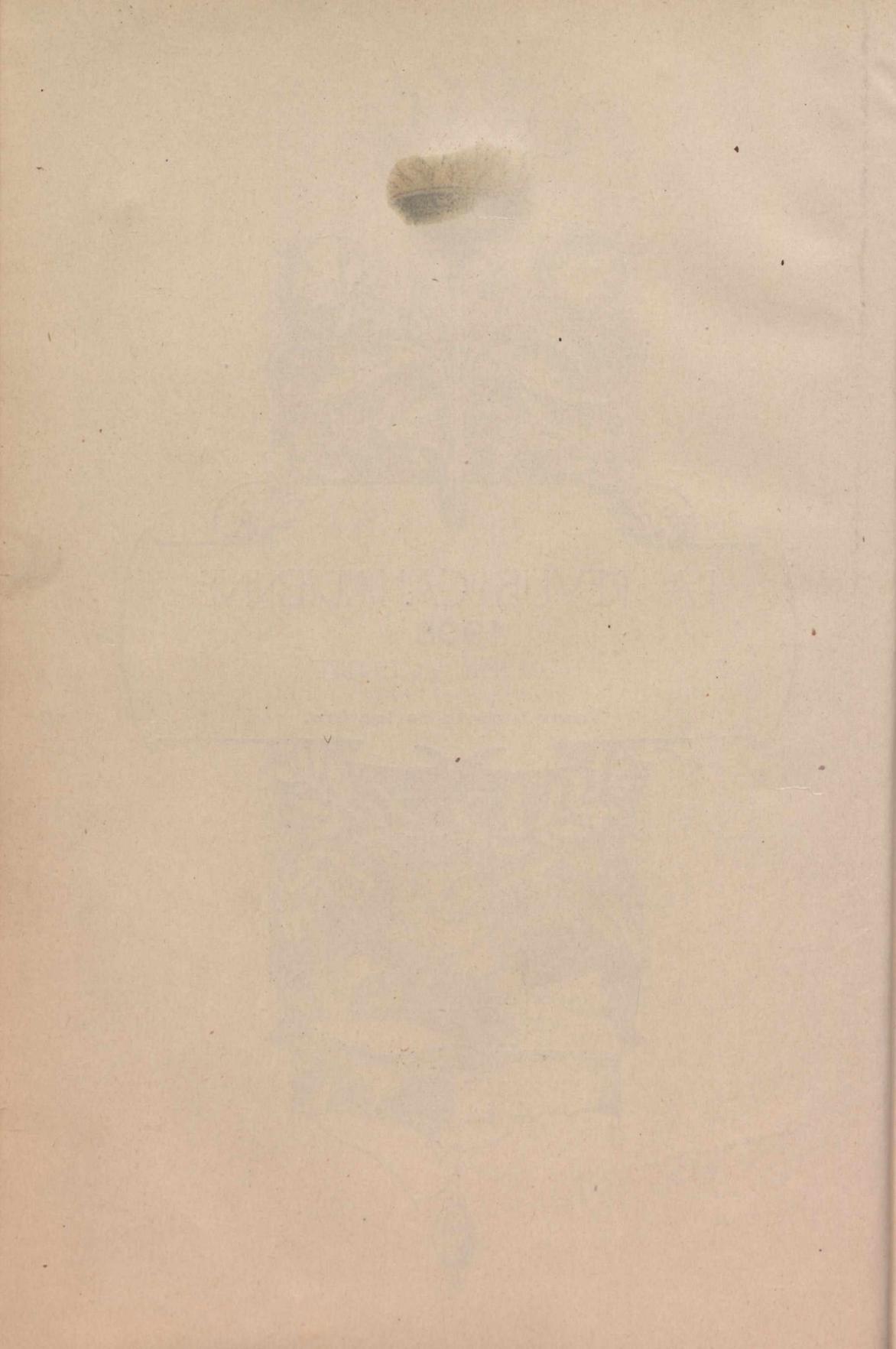


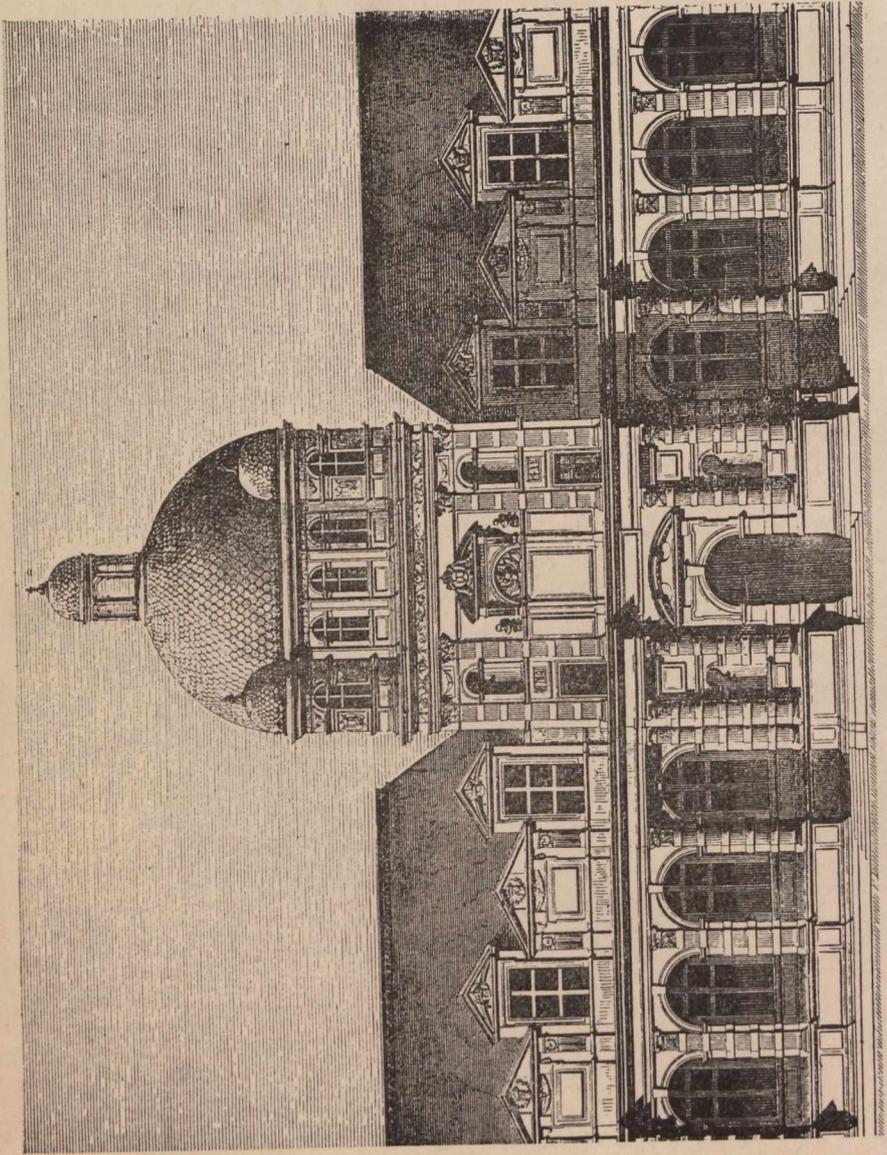
1413
54



LA REVUE CANADIENNE
1906
PREMIER VOLUME
Tome I de la collection.







PALAIS DES TUILERIES. — Partie centrale telle qu'elle fut exécutée par PHILIBERT DELORME.

L.A.

REVUE CANADIENNE

RELIGIONI, PATRIÆ, ARTIBUS

SOUS LA DIRECTION DE

M. ALPHONSE LECLAIRE

42^e ANNÉE

1906

PREMIER VOLUME

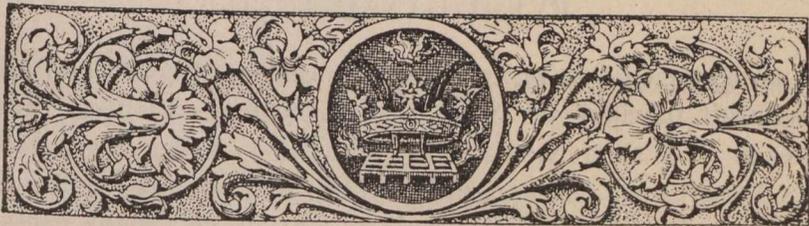
Tome L de la collection.



LA CIE DE PUBLICATION DE LA REVUE CANADIENNE
Montréal, Canada.



Enregistré conformément à l'acte du Parlement
du Canada, en l'année mil neuf cent six par LA
CIE DE PUBLICATION DE LA REVUE CANADIENNE,
au ministère de l'Agriculture.



Les Tuileries



TRANGE destinée que celle de ce palais! Né d'un meurtre il finit par un incendie; sorti de terre par un caprice de reine il s'effondra dans une révolution populaire. Trois siècles durant il fut la préoccupation constante des souverains qui se succédèrent sur le trône de France et une nuit suffit à le réduire à néant. Enfin, pendant près de cent ans, de 1789 à 1871, qu'elles furent le siège du gouvernement, de combien de bouleversements politiques ces murailles ne furent-elles pas témoins. Contrastes frappants sur lesquels

les philosophes ne sauraient trop méditer.

Sic transit...

Les Chroniqueurs racontent que jadis les tuiles qui servaient à couvrir les habitations parisiennes se fabriquaient au bourg de St-Germain des Près; ce n'est que plus tard que cette industrie fut transportée sur le bord de la Seine "Oultre les fossés du Louvre" en un lieu dit la *Sablonnière*. S'il faut en croi-

re un historien c'est en ce lieu que le célèbre Bernard de Palissy aurait fabriqué ses merveilleuses faïences émaillées. Tout près de là le sieur Nicolas de Neuville de Villeroy secrétaire des Finances et audencier de France habitait avec sa femme une maison assez confortable, d'où l'on jouissait d'une vue superbe sur la Seine et les campagnes d'alentour. La princesse Louise de Savoie, mère de François 1er, à qui le séjour des Tournelles devenait insupportable, demanda au roi son fils de lui procurer l'habitation du financier. Ce fut chose assez aisée; en échange de sa maison le sire de Neuville reçut par un contrat daté du 22 février 1718 la terre de Chanteloup près Montlhéry. Dans sa nouvelle demeure la princesse ne tarda pas à s'ennuyer: elle la quitta et en fit don à Jean Tiercelin maître d'hôtel du Dauphin au moment de son mariage avec demoiselle Julie du Trot.

A quelque temps de là, Montgomery blessait mortellement dans un tournoi le roi Henri II. Cet accident eut lieu dans le palais des Tournelles; il semblait qu'une fatalité s'attachait obstinément à ce royal séjour.

Superstitieux et crédules Charles IX et sa mère Catherine de Médicis résolurent de quitter cette résidence et le 28 janvier 1704, ordre fut donné de démolir le château des Tournelles. Où aller? Le Louvre était là sans doute, mais la majestueuse contrainte qu'il fallait sans cesse y observer, la foule des courtisans de moeurs assez grossières qui s'y pressaient jour et nuit, ne satisfaisaient guère le prince. Le site des Tuileries lui plut; sur le conseil de sa mère il y acheta un certain nombre de terrains et de maisons; ces dernières furent impitoyablement rasées pour laisser la place nette.

Enfin le 11 juillet 1566 eut lieu la pose solennelle de la première pierre du futur palais. Le duc de Lorraine, le cardinal de Bourbon, le duc de Nevers, le prévôt des marchands, et les échevins de la Cité entouraient le roi qui avec une truelle d'argent jeta un peu de mortier sous une pierre laquelle portait cette inscription:

D. CATHARINA R. K. MATER ANNO CHRIST.

M. D. L. XVI.

Les travaux dès lors furent rapidement conduits sous l'habile direction de l'architecte lyonnais, Philibert Delorme. Déjà célèbre sous Louis XII par de nombreux travaux, Delorme avait rapidement conquis la faveur de Catherine de Médicis. Dans un traité d'architecture publié en 1567 et dédié à la farouche princesse il écrivait :

“Madame je voy de jour en jour l'accroissement du grandissime plaisir que Vostre Majesté prend à l'Architecture, et comme de plus en plus Vostre bon esprit si manifeste et reluyt quand vous même prenez la peine de peindre et exquischer les bastiments qu'il vous plaist commander estre faits... comme entre plusieurs est celuy du palais que vous faistes bastir de neuf en Paris, près de la Porte Neufve et le Louvre, lequel palais je conduys de Vostre Grace, suivant les dispositions, mesures et commandements qu'il vous plaist m'en faire.”

Dans son entreprise Philibert Delorme s'adjoignit comme collaborateur Jehan Bullant élève de Jehan Gougeon. L'oeuvre primitive comprenait un dôme central entièrement occupé par un large escalier; à ce dôme étaient réunis deux grands pavillons distribués simplement avec un rez-de-chaussé et un premier étage. Du côté du jardin, le corps du bâtiment central portait deux portiques en terrasse; deux autres constructions percées de trois fenêtres à chaque étage venaient s'y accoler.

Comme Delorme a pris la peine de nous l'expliquer lui-même, les colonnes employées devaient être monolithes: mais ne pouvant trouver d'assez beaux blocs de pierre, il eut l'idée “pour cacher les commisseüres” d'agrémenter les colonnes et les pilastres de *bossages* qui sont, dit-il, une invention “que je n'avais encore veüe, ny aux édifices antiques ny aux modernes, ne encore moins dans nos livres d'architecture...”

Il est permis de croire qu'ici l'artiste se trompe, et qu'il a eu sans doute d'inconscientes réminiscences. En effet ce genre d'ornementation n'était pas tout à fait *inédit*.. Avant Delorme les Italiens Vignola et Serljo en avaient fait usage, et l'antiqui-

té elle-même ne l'avait pas ignoré. Pourtant l'architecte français contribua à la faire connaître, et les colonnes à *bossages* restent une caractéristique de l'art français de 1573 à 1610.

Tout à coup, sans que l'on pût soupçonner le motif de sa décision Catherine donna l'ordre de suspendre les travaux; en toute hâte elle se faisait construire un palais (le futur hôtel de Soissons), près de l'église St-Eustache.

Quelle pouvait être la cause d'un si étrange caprice? — Timides et facilement accessibles aux présages les plus mensongers — comme d'ailleurs beaucoup d'hommes pervers — le roi et sa mère qui hantaient les Astrologues et recueillaient religieusement leurs horoscopes se laissèrent persuader — naïvement à vrai dire — que le nom de *St-Germain* serait fatal à la reine-mère. Tout aussitôt les gens qui avaient le malheur de porter ce nom furent écartés; la princesse renonça à *Saint-Germain en Laye* et finalement abandonna le chateau des Tuileries parce qu'il était situé sur la paroisse de *Saint-Germain l'Auxerrois*. Cependant malgré toutes ces précautions ce fut *Jean de Saint-Germain* évêque *in partibus* de Nazareth et abbé de Chailis, qui l'assista à son lit de mort. Les malins de l'époque ne manquèrent pas de souligner ce dernier incident.

Vingt ans passèrent avant que l'on se remît à l'oeuvre. Néanmoins telles qu'elles étaient alors, les Tuileries formaient un palais magnifique d'une grande harmonie de proportions. Les embellissements successifs, les autres corps de bâtiments qu'on leur adjoignit dans la suite écrasèrent quelque peu l'oeuvre de Bullant et Delorme. Ce dernier en récompense de ses services se vit combler d'honneurs: il reçut les abbayes de Saint-Eloi de Noyon et Saint-Serge d'Angers; il fut en outre aumônier et conseiller du roi. Tant de faveurs lui suscitèrent naturellement des jaloux, et Pierre de Ronsard, leur porte-parole en la circonstance écrivit contre l'architecte sa *Truelle crossée*.

En 1597 l'artiste trépassait, suivi de près dans la tombe par son confrère Bullant.

D'HENRI IV A LOUIS XIV.

Il est presque certain que les deux architectes avaient en vue une oeuvre plus considérable, mais les troubles de la Ligue d'a-

bord, leur mort ensuite entravèrent la réalisation de leurs desseins.

Néanmoins, lorsque le Béarnais arriva au pouvoir il n'en trouva pas moins "plaisant" le château des Tuileries. Le Louvre n'était pas loin, et une idée surgit dans son cerveau : arriver par d'habiles travaux à rejoindre ces deux palais. Pour comprendre la royale audace de ce dessein il faut bien se rappeler l'état des lieux vers l'an de grâce 1600. Des maisons s'élevaient sur le terrain intermédiaire, quelques écuries, une église ; les de Rambouillet y avaient un hôtel où quelques années plus tard devait briller d'un éclat si vif la belle Julie d'Angennes. Il y avait encore d'autres bâtisses d'une moindre importance et qu'il fallait renverser. Enfin, le principal obstacle consistait dans l'inégalité du sol.

La lutte fut longue : presque tous les souverains de 1580 à 1870 y prirent part. Il faut dire qu'ils devaient arriver à leurs fins, mais à quel prix !

Ce fut Henri IV qui commença : il confia la direction de l'entreprise à Androët du Cerceau. Celui-ci prolongea en ligne droite la façade des Tuileries jusqu'aux rives de la Seine où il éleva le pavillon de Flore. A partir de ce moment l'oeuvre primitive de Bullant et Delorme commence à souffrir des proportions excessives données aux différentes adjonctions.

Du Cerceau forma le projet de construire une longue galerie commençant au pavillon de Flore, et qui longeant le bord de l'eau se racordait au nouveau Louvre. L'intention d'Henri IV qui voulait se montrer, comme ses trois prédécesseurs, protecteur éclairé des beaux arts et des lettres était d'y " commodément loger quantité des meilleurs ouvriers, et plus suffisants maîtres qui se pourroient recouvrer tant de peintures, sculpture, orfèvrerie, horlogerie, insculpture en pierreries, qu'autres de plusieurs et excellents arts."

C'était une idée heureuse de réunir tout près des magnifiques collections que les rois commençaient à rassembler les artistes de l'époque. Et en effet, tous ces praticiens du burin, de l'ébauchoir ou du pinceau trouvèrent là une précieuse hospitalité jusqu'au jour où Napoléon les mit à la porte.

Henri IV ne vécut pas assez pour les voir. Les lettres paten-

tes ordonnant ces travaux sont du 2 décembre 1608 et chacun sait que le 14 mai 1610 "le bon roi Henry" tombait sous le couteau de Ravaillac.

En dépit des embellissements qu'ils font faire les princes, il faut bien le constater, ne tiennent qu'en médiocre estime le château des Tuileries: Catherine même recevait au Louvre, dans la belle salle des Cariatides, oeuvre de Jean Gougeon. Henri III préférait également le Louvre, et Marie de Médicis devenue veuve alla habiter le Luxembourg. Pendant sa minorité le jeune Louis XIII demeure au Louvre comme le demanda l'étiquette royale: on le voit quelque fois tout enfant, aller aux Tuileries, à la tête de trente-deux petits gentilshommes que lui avait donnés son père. Plus tard il résida successivement à Versailles, à Chantilly, quelquefois au Louvre, mais dès lors "oncques ne le vit plus aux Tuileries."

Sans doute à cause du mauvais état des finances et des guerres qu'il eut à soutenir, il semble complètement avoir ajourné le projet de jonction des deux palais.

On le voit en effet en 1616 autoriser la marquise de Rambouillet à reconstruire son hôtel situé rue Saint-Thomas du Louvre; il concède également d'autres terrains à son fidèle médecin et historiographe Jean Héroard, et lui permet d'y bâtir.

Bassompierre, très soucieux de la beauté de Paris reproche énergiquement au prince son indifférence pour le palais. "Le roi, dira-t-il plus tard, n'a pas ajouté une seule pierre aux Tuileries et la suspension qu'il a faite depuis seize ans au parachèvement de ses autres bâtiments commencés, fait voir clairement qu'il n'est pas disposé à bâtir et que les finances de la France ne seront pas épuisées par ses somptueux édifices; si ce n'est qu'on lui veuille reprocher le chétif château de Versailles dont un simple gentilhomme ne voudrait pas prendre vanité."

Toutefois ne voulant pas que ce palais restât inoccupé Louis XIII y donna l'hospitalité à sa nièce Melle de Montpensier dite la Grande Mademoiselle. Fille de Gaston d'Orléans, elle vint au monde le 29 mai 1627; huit jours seulement après sa naissance elle perdit sa mère. — Ne faut-il pas voir dans cet accident une des causes de l'indépendance, et de la virilité du caractère de l'héroïque princesse!

Son enfance s'écoula sous la direction de Mme de St-Georges, au milieu d'une véritable cour déjà fort empressée autour de son berceau; des huissiers, des valets, des piqueurs, plusieurs aumôniers, un chapelain, étaient attachés exclusivement à sa petite personne.

Dès l'année 1630 elle commença à recevoir, et, dit la gazette : "La nuit du 23 au 24 janvier, Mademoiselle donna en son logement des Tuileries le bal et la comédie à la Reine, où la bonne grâce de cette princesse, en son orient, montre ce qu'il faut en espérer en son midi."

Comme bien on pense, sitôt que Mademoiselle fût en âge, une foule de courtisans se presse chez elle. Elle accueillait chacun avec une grâce charmante, dansait fort bien au dire des contemporains, et bien qu'elle ne fut pas instruite — les longs séjours dans les cuisines et dans les chambres des valets ne le lui ayant pas permis pas plus qu'à son cousin le futur Louis XIV — elle parlait volontiers littérature. C'était le moment où dans les ruelles "on lisait, on discutait l'*Astrée* d'Honoré D'Urfé," le code de la société polie comme dit M. Brunetière. Ce livre donnait le ton : les sentiments, les manières, le genre et la forme même de la conversation, tout était à la D'Urfé. La *chambre bleue* de Mme de Rambouillet était alors dans toute sa splendeur; Mademoiselle y venait volontiers.

En 1600, un jardin fut aménagé entre le palais des Tuileries et les anciennes fortifications : on l'appela plus tard le parterre de Mademoiselle. Au delà de la porte neuve, elle en possédait un autre beaucoup plus important et qui comprenait comme le montre le plan de Gomboust, deux étangs, un bois, une volière, une orangerie, un parterre, un écho, une ménagerie, un labyrinthe, et une garenne.

Entre la volière et la garenne se trouvait enclos "le jardin de Renard."

Renard était un ancien valet de chambre du Commandeur de Louvré. Passionné pour les objets d'art et les belles tapisseries, il avait réuni une collection fort belle paraît-il, et que Mazarin aimait venir visiter. Il s'en suivit des relations assez étroites en le ministre et le parvenu.

Pour récompenser celui-ci de différents services qu'il avait

pu rendre, grâce à la souplesse de son intelligence et à son habileté, Louis XIII lui donna le 20 août 1650 un terrain vague à peu près inculte, sous la condition qu'il le défrichât et l'ornât avec goût. Par contre le roi s'engageait à ne pas le lui retirer, ou sinon à lui donner comme dédommagement les fonctions de concierge des Tuileries.

Peu à peu il devint de mode, même pour la haute noblesse de venir se promener dans le jardin de Renard : Sous la Fronde les partisans de Condé le firent fermer parce qu'ils craignaient que le peuple ne s'habituat à y voir les grands seigneurs et ne voulût plus les combattre.

A ce moment la grande Mademoiselle dépitée sans doute de n'avoir pu, comme elle l'espérait, être reine de France prit place dans les rangs de l'opposition ; on la vit même dans le faubourg Saint-Antoine commander les canonnières et faire le coup de feu contre les soldats du roi. Cependant le jeune monarque rentré à Paris le 21 octobre 1692, son premier soin fut naturellement de châtier les révoltés ; il y eut des emprisonnements, des exils. Mademoiselle dut quitter les Tuileries et s'en aller en disgrâce au château de Saint-Targean depuis longtemps inhabité, et à peine meublé.

Sous la cavalière indomptable la femme réapparut, Mademoiselle pleura. Puis son insouciant gaité reprit le dessus : elle fit venir de Paris des meubles, ses serviteurs, et jusqu'aux violons. Elle resta cinq ans dans sa province à méditer sur le danger de déplaire au roi, et à écrire ses *Mémoires*. Quand elle rentra à Paris en 1697 elle alla habiter au Luxembourg suivant l'invitation de son père qui était encore en exil.

Noel Hervé



Offices Dominicains



Il y a quelques mois le P. Joseph Burnichon a publié, dans les "*Etudes*," un article intitulé: "Une vénérable institution — Les stations de Carême." La question s'est très vite élargie sous la plume du P. Burnichon. Faire le procès des grandes prédications de carême (car c'est là l'esprit de l'article: un procès respectueux et sous forme d'oraison funèbre) c'est comparer entre eux nos divers offices d'église et comme ici tout se tient c'est être amené à réorganiser nos dimanches. Question bien délicate et dont le seul exposé causera du malaise aux esprits conservateurs; question grave aussi, qu'il est parfois plus sage de ne trancher qu'avec la complicité du temps, c'est-à-dire en laissant se dessiner tout doucement les attrait du public.

Je rendrai d'abord cette justice au P. Burnichon que son article est fait de main d'ouvrier et non pas de dilettante. On y sent un apôtre, très au courant des oeuvres, ayant un faible pour la jeunesse, ce qui est bien dans sa vocation, et qui d'ailleurs ne parle des grandes stations qu'après les avoir pratiquées lui-même pendant plus de vingt ans.

Je lui reprocherai deux choses: d'abord d'exagérer un peu dans son désir de présenter un réquisitoire décisif; et ensuite de parler de certains offices avec le détachement d'un homme qui n'a jamais appartenu au clergé paroissial.

Le Révérend Père expose d'abord d'où vient qu'on est aujourd'hui moins zélé qu'autrefois pour la prédication. Nos pères ne connaissaient d'autre "plaisir oratoire" que la parole de la chaire. Aujourd'hui l'on a la tribune parlementaire, les réu-

nions électorales, les conférences scientifiques, morales ou littéraires, etc. L'auteur plaide ensuite les circonstances atténuantes en faveur de ceux qui ne donnent à la piété qu'une petite partie de leur dimanche: la vie moderne est plus laborieuse, plus assujettissante, plus antihygiénique; la plupart des travailleurs n'ont de répit que le dimanche, etc. Je ne sais, mais à mesure que le P. Burnichon déroule ses considérations il me semble que l'honnête homme qui va peu à l'église doit se sentir à l'aise, remercier son avocat et jeter un regard narquois à sa femme plus dévote. Voyez cette peinture. Il n'est, je le sais, de pire trahison que de faire des coupures, mais il faut bien citer. Après avoir parlé des personnes qui vont à l'office du carême, le dimanche après-midi, l'auteur ajoute:

“ Nous admirons leur piété et leur esprit de sacrifice; mais nous ne nous sentons pas le courage de blâmer celles qui s'en dispensent, surtout si c'est pour aller respirer hors de la ville un air meilleur. La tentation est si forte! Nous avons maintenant des tramways qui, en quelques minutes, nous transportent dans la banlieue ou même en pleine campagne. Il fait beau; dans le Nord pas toujours, mais dans plus de la moitié du pays ces soirées des dimanches de carême sont exquisés; le soleil est gai et caressant, la nature a toute sa grâce printanière; il y a des haies d'aubépine en fleur et, à travers les gazons qui verdissent, des primevères et des violettes. Aussi, à l'heure des vêpres, la population s'écoule à flots pressés, mais pas du côté de l'église...”

Bref, il faut plaindre ceux qui ont l'âme assez peu ouverte au charme de la poésie pour s'enfermer dans l'église par un beau dimanche après-midi:

“ Et qu'en termes galants ces choses-là sont mises!”

Est-ce qu'ici le P. Burnichon n'appuie pas un peu plus qu'il ne faut? Ce besoin d'enlever la plus grande partie du dimanche aux exercices religieux est-il bien établi? Ceux-là sont-ils moins dispos au travail du lundi matin qui sont restés fidèles aux bonnes habitudes d'autrefois et à qui il manque quelque chose lorsqu'ils n'ont pu assister, dans le banc de famille, aux grands offices du dimanche?

Ce qui semble indiquer qu'on cherche une mauvaise querelle aux prédications du carême c'est qu'on critique successivement toutes les heures où elles peuvent avoir lieu. Ici, à Montréal, on a souvent attaqué l'heure de la grand'messe. Le P. Burnichon vient de nous prouver qu'il ne faut pas songer au dimanche après-midi. Pensez donc, quand tout chante et brille dans la campagne! Il établit ailleurs qu'on ne devrait pas placer de prédication après le repas du soir :

“ On sort à peine de table et on est retenu à la maison par ses devoirs de famille... Les personnes comme il faut ne se mettent pas à la rue à pareille heure. Et ici apparaît l'inconvénient de ne rien changer aux habitudes de l'église quand celles du dehors sont transformées. Au temps où furent instituées les prédications du soir en carême nos bons ancêtres dînaient à midi et se contentaient le soir d'un très léger repas, etc.”

Voilà cette pauvre prédication de carême absolument traquée comme l'agneau dans la fable de Lafontaine.

A une personne qui se plaignait de la longueur des offices Mgr de Lamothe répondait : “ C'est votre dévotion qui est trop courte.” De même à ceux qui trouvent toujours qu'un office religieux se présente au moment inopportun peut-être pourrait-on répondre que c'est leur piété qui n'est jamais bien disposée.

* * *

La question d'heure ici est bien secondaire. Ce qu'on est plus curieux de connaître c'est la pensée du P. Burnichon sur le ton de la prédication qui nous occupe. Ses remarques ici laissent une impression confuse. On sent qu'il est partagé entre le désir de frapper l'institution et celui d'épargner ses confrères. C'est ainsi qu'il dit quelque part : “ Il faut pourtant bien maintenir à une certaine hauteur ce qu'on est convenu d'appeler la grande prédication. Si l'on voulait s'accommoder au goût et aux besoins des âmes simples et dévotes ne devrait-on pas du même coup renoncer à en attirer d'autres que

“ ce genre rebuterait de prime abord? ” Il y a donc du tiraillement dans les appréciations tantôt critiques et tantôt favorables.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on décoche des traits aux stations du carême. Sainte Beuve écrit, au livre XI^e de ses “*Causeries du lundi*” : “ L'autre jour, en sortant d'une conférence de l'abbé Lacordaire, M. de Montalembert disait : Quand on vient d'entendre ces choses-là on sent le besoin de réciter son “*credo*.” Le mot n'est pas du tout vraisemblable. Ce sont là de ces petits ricanements auxquels se complaisent les Voltairiens. La prédication de Lacordaire, toute vibrante de l'amour de Notre-Seigneur, était de nature à faire un bien considérable, et nul ne devait y être plus sensible que Montalembert, le frère d'armes du grand dominicain. Mais dans l'ironie de Sainte-Beuve on entend déjà une note qui devait revenir souvent.

On peut mettre ce qu'on veut dans une prédication de carême, et si je voulais reprendre une plaisanterie usée je dirais : “ On peut y mettre même l'évangile. ” On objectera le mélange des classes dans l'auditoire. Mais les classes sont mêlées dans la plupart des grands offices d'église, de ceux qui ont le succès à la fois le plus éclatant et le plus religieux.

Il y a peu de livres que les prêtres voient aussi volontiers sur les rayons de leur bibliothèque que les conférences du P. Monsabré qui couvrent presque tout le dogme. Quant aux conférences de Mgr d'Hulst, dans toute la littérature ecclésiastique du XIX^e siècle, il est peu de livres aussi fortement pensés et qui aient autant de chances d'être aperçus de la postérité. Et sans sortir de Montréal pouvait-on rien désirer de plus apostolique que les conférences qui ont été données à la cathédrale par le P. Hage? Il est donc vain de discuter sur le ton d'une prédication à laquelle on donnera le ton qu'on voudra. Mais alors qu'est-ce qui constituera l'institution? Une série régulière, donnée par un homme d'un talent plus qu'ordinaire, aux époques où l'église nous convie à ces pieux exercices.

Il est bon qu'il y ait de temps en temps dans l'église une prédication qui, par une plus grande vigueur de pensée ou par une plus grande beauté littéraire, mérite d'être appelée une prédication de luxe, si l'on tient au mot. C'est bien ce que disait le

saint curé d'Ars à propos du P. Lacordaire. Il ne se piquait pas lui de critique littéraire ou dogmatique; il ne recherchait pas si le genre d'apologétique adopté par le P. Lacordaire était bien celui qui convenait le mieux aux enfants du XIXe siècle, mais il disait simplement: "L'éclat même de cette parole sert l'église en l'honorant." Il ajoutait avec son fin sourire, quand le P. Lacordaire fut descendu de la chaire de sa petite église: "Je n'oserai plus y reparaitre maintenant; je serai comme ce moine qui ne voulait plus monter sur sa mule depuis qu'elle avait porté le pape." Le curé d'Ars parlait d'or dans son jugement sur le grand conférencier.

Il a été longtemps de mode de railler la doctrine du "*Génie du christianisme*:" "Le coucher du soleil sur la mer est beau, donc la religion est vraie. — Nos cimetières ont un grand charme de mélancolie, donc la religion est vraie." Mais le temps n'est plus de ces plaisanteries. On admet aujourd'hui que Chateaubriand a rendu un grand service à l'église en prêtant à ses dogmes, à sa morale et à sa liturgie la magie d'un pinceau incomparable; et les fils de Voltaire l'ont bien senti.

* * *

Mais je n'ai pas encore abordé la question par son côté le plus sérieux. Il faut voir si les stations réussissent. Là où elles n'ont pas de succès il est de peu de conséquence de les sacrifier, cela va de soi. Mais en des années où nous sommes menacés de décadence religieuse, supprimer une chose qui obtient un succès considérable, sur la foi de calculs théoriques, c'est-à-dire conçus d'avance et qui n'ont pas subi l'épreuve de l'expérience, cela est bien imprudent. Mazarin, lorsqu'on lui présentait quelqu'un pour une fonction, avait coutume de demander: "Est-il heureux?" Il voulait dire: "Est-ce qu'il réussit?" C'est qu'en effet il n'y a pas ici de psychologie qui tienne. On a beau réunir et mêler toutes les chances de succès on ne sait jamais ce qui sortira de la cornue: il n'y a que l'épreuve qui prononce avec infaillibilité. "*Quieta non movere*," disaient les

anciens. Un exemple bien topique ici c'est la communion des Premiers vendredis. Il y en a qui croient apercevoir une petite teinte de superstition dans la fascination qu'exerce sur les fidèles le privilège de ces vendredis: l'infaillibilité du salut attachée à un nombre déterminé de communions. On a dit: "Il vaudrait mieux commencer par sanctifier les dimanches et les fêtes." Eh bien partout où l'on a attaqué cette pratique, et on ne l'a jamais fait que très discrètement, les communions de premiers vendredis ont en effet diminué, mais sans aucun profit pour les dimanches ou les fêtes: la perte pour la religion a été absolue. "*Quæta non movere.*" Je sais que quand il s'agit de prédication le nombre des auditeurs attirés n'est pas tout. Mais avons-nous donc le droit d'être si exigeants? Et lorsqu'une église s'emplit d'une foule attentive en serons-nous encore à chicaner, d'un coeur chagrin, sur la nature de ce succès! Du reste ce succès est par certains côtés tout ce qu'il y a de plus évangélique: il y a chaque année des retours. Le converti, pensez-vous, serait parfois bien en peine de dire de quoi, dans la station, il a été ému et persuadé. Je le crois aussi, et sens bien comme vous le fort parfum de snobisme qu'exhalent certaines conversions. Alors qu'on a été éloigné des sacrements pendant plusieurs années d'être ramené par un grand prédicateur cela est bien porté! On songe aux "*Victoires de la foi*" de Mgr Baunard... Mon Dieu! La grâce fait arme de tout, et même de la vanité. Elle a bien converti saint Alphonse de Liguori en lui faisant perdre un procès et je ne sais quel autre saint en le précipitant de son cheval au milieu d'une foule gouailleuse.

* * *

Le P. Burnichon n'est pas de ces aveugles qui sapent et mettent à bas une institution sans savoir par quoi ils la remplaceront. Il demande qu'on réunisse successivement les différentes classes de personnes, enfants, hommes, dames, jeunes filles, pour donner à chacune un cours d'instructions préparé spécialement pour elle. Cela semble le bon sens même. Je dirai dans

un instant ce que j'en pense pour un milieu comme le nôtre. Mais je remarquerai d'abord que le Père, dans le désir de gagner son point, se laisse emporter ici encore à quelque exagération.

Il poursuit cette idée qu'une parole a plus de chance de donner son rendement maximum lorsqu'elle s'adresse à un auditoire plus homogène. Cela est parfaitement juste. Le Père semble surtout préoccupé des enfants, à quoi on reconnaît bien un apôtre selon le cœur du Maître. Il dit :

“ Il n'y a peut-être pas d'auditoire plus difficile que ceux que nous trouvons dans les maisons d'éducation, collèges ou pensionnats. Des professionnels de la chaire les redoutent particulièrement et les plus habitués au succès savent qu'on n'y réussit pas toujours. Il n'en faut pas accuser le mauvais esprit et pas davantage la légèreté ou la malice d'un âge sans pitié; mais bien plutôt ce mélange d'enfants et d'adolescents qui s'échelonnent de huit à dix-huit ans. Cela seul suffit à faire de la tâche du prédicateur un problème à peu près insoluble.”

Très bien. Seulement deux lignes plus bas l'auteur ajoute :

“ Mais alors qu'en serait-il de la parole qui prétend s'adresser à la fois à tous les âges et à toutes les conditions? ”

La contradiction n'est-elle pas flagrante? Dans le même paragraphe on nous dit que l'auditoire de collège est le plus gênant de tous parce qu'il est mêlé, mais que tout de même il est encore un des moins mêlés! Non, il faut dire ce qui est. L'écolier a souvent l'impertinence du demi-savoir: il porte dans les matières de littérature et de science cet esprit étroit qui s'appelle pharisaïsme en morale. S'il vous échappe un lapsus, si vous faites une faute de syntaxe ou si vous tronquez une citation connue il partira sur les bancs une fusée de rire irrépressible. Je ne vous garantis même pas qu'à cette occasion vos prénoms ne s'enrichiront pas d'un sobriquet. Il est puéril de vouloir nier l'espièglerie propre à cet âge et qui s'accroît par contagion quand les écoliers sont réunis pour un exercice public. De là vient qu'un homme intelligent se sentira parfois plus à l'aise avec les “ papas ” qu'avec les enfants. Mais ce point importe peu à la question que nous discutons.

Le Père semble vouloir dispenser les enfants des grands offices de l'église et pour nous amener à son dire il tâche d'établir que les enfants se portent plus volontiers aux exercices où ils sont seuls et qui sont faits exclusivement pour eux. S'il ne s'agit que de constater les attraits sans les juger je crois que le P. Burnichon a mal lu ici dans le cœur de l'enfant. Qui de nous n'a souffert de voir que l'enfant, au lieu de se reposer dans la vie naïve et fraîche que lui fait la Providence, aspire toujours à ce qui lui est supérieur par l'âge? Il se rend malade à fumer des cigarettes lorsqu'il ne devrait connaître que les bons et il veut aller au théâtre lorsqu'il devrait lire Berquin et Florian. En vertu de cette loi une réunion d'enfants dans une chapelle, comparée aux offices de la grande église où vont son père et son frère aîné, c'est pour lui comme un pseudo-parlement (mock parliament) comparé au parlement pour tout de bon. Le malheur est que nous regardons toujours les enfants avec nos yeux d'adultes avertis par l'expérience et cela trompe.

Où le P. Burnichon voit juste c'est quand il dit qu'il faut occuper les enfants. Mais cela ne peut-il pas se faire aux grands offices paroissiaux? Une messe, des vêpres où le petit garçon prend place dans le sanctuaire, revêtu d'une mignonne soutane et d'un fin surplis, pour officier dans de belles cérémonies. à moins qu'à la tribune de l'orgue il ne prête sa voix pour le chant; où la jeune fille est avec les compagnes de son âge sous la garde de religieuses, pendant que le père, la mère et les aînés sont au banc de famille, n'est-ce pas l'idéal? Surtout, et c'est là la remarque que je réservais tout à l'heure, surtout si l'on considère que chaque classe a déjà reçu, à part, l'aliment spirituel approprié à sa condition. En effet je ne sais pas ce qui en est de la France, mais ces instructions pour catégories que préconise le P. Burnichon est-ce que nous ne les avons pas déjà à Montréal? Sans parler des enfants qui reçoivent des soins religieux non pas hebdomadaires mais quotidiens, quel est l'adolescent, l'homme, la jeune fille, la femme qui ne trouve pas tout près, dans une église ou dans une chapelle, une congrégation où se donne chaque semaine une instruction pour les personnes de sa condition?

Ajoutez à cela les grandes retraites annuelles toujours pour

classes séparées. Après cela pourquoi ne serait-il pas permis à tout le monde de se réunir, les dimanches de carêmes, pour entendre une parole plus forte, plus émouvante, tranchons le mot, plus éloquente? Que si vous persistez à appeler cela du superflu les fidèles ont presque le droit de dire qu'ils l'ont bien mérité par leur fidélité à des exercices plus austères.

Mais le P. Burnichon parle pour la France. Il dit qu'aujourd'hui il en est un peu de l'église là bas comme d'une armée en temps de guerre qui sacrifie ce qui, sans être inutile, est un peu "pour la parade" (ce sont ses propres expressions) et retient ce qui est le plus nécessaire.

Si c'est un désir j'espère y avoir répondu dans les pages qui précèdent. Mais cela a l'air d'un pronostic. Le Père dit des stations quadragésimales: "On doit prévoir que le régime de la séparation va les faire disparaître pour la plupart." Cela est bien possible. Un obscur chroniqueur de Montréal hésite à élever prévision contre prévision en face d'un religieux qui est là bas si au courant des choses ecclésiastiques. Et cependant j'ai des doutes. Il est d'expérience que dans les temps de crise ce sont encore les choses dites de luxe qui résistent le mieux. Je laisse à de plus experts psychologues le soin d'expliquer cette loi, mais elle est certaine. Pendant le siège de Paris ce sont encore les œuvres d'art, de musique, de littérature, de science, etc., qui ont le moins chômé. On manquait de pain, et l'on n'était pas sûr de n'être pas renversé le lendemain par un éclat d'obus, mais le soir on allait dans une salle de spectacle entendre M. Francisque Sarcey causer de Phèdre ou de Polyeucte.

En terminant j'éprouve le besoin de m'attacher encore à l'adage des ancêtres: "*quieta non movere.*" Au milieu de nos sociétés emportées dans un perpétuel devenir, et si vite transformées, l'église représente une grande force de conservation. On trouve que sa liturgie, ses cérémonies, les vêtements de ses ministres, sa musique, etc., ont du cachet et se détachent avec grandeur sur le fond bourgeois de la société. On en fait honneur à son génie créateur, et parfois on a raison. Mais parfois aussi il n'y a là qu'un effet de contraste et qui s'explique plutôt par une puissance d'inertie, l'église ayant été seule à retenir les choses d'autrefois. Le jour où elle se mettra au pas des autres corps une belle source de poésie sera tarie.

Une chose plus grave et qui ne relève pas de considérations esthétiques c'est le danger qu'il y a à porter légèrement la main sur le grand cadre de la liturgie, à savoir, le dimanche avec la grand'messe et les vêpres pour tout le monde, sa double station et surtout celle du carême.

Jean du Meyn



JEUNE CANADIENNE
d'après une photographie de Laprès & Lavergne,
360 rue St-Denis, Montréal.

Bibliographie Canadienne

I. — PAPINEAU — PAR ALFRED D. DE CELLES. CHEZ BEAUCHEMIN, A MONTREAL, 1905.

Le nom de Papineau est en vénération chez beaucoup de Canadiens français. C'est indéniable. Que le fougueux tribun ait commis des fautes et déchaîné des tempêtes, on s'en doute un peu ; mais c'était un fier homme, un dominateur des foules, un apôtre de la liberté, et, l'on a beau dire, les héros de 1837, si chers à l'Hon. L. O. David, restent populaires.

Qui de nous, dans sa prime jeunesse, n'a pas entendu son grand-père parler de l'assemblée des six comtés, à Saint-Charles du Richelieu, ou du feu de la Rivière-du-Chêne, à Saint-Eustache ? Et dominant tous ces événements, la tête de Papineau nous apparaissait majestueuse ! Aujourd'hui, c'est Laurier, hier c'était Cartier, avant ce fut Lafontaine ; mais d'abord, il faut nommer Papineau !

Seulement, jusqu'ici, l'histoire sérieuse du grand homme restait à faire. La légende auréolait la tête blanchie de l'octogénaire de Montebello. Tout en regrettant qu'il fut mort sans prêtre, on admirait le patriote irréductible, l'orateur jamais lassé. Mais connaissait-on le détail de sa vie, son histoire vraie, la part qu'il prit aux événements de son temps ? Pour mon compte et pour celui d'un grand nombre, je réponds *non* ! Et si nous nous en tenions à certains discours sur 37, sur nos libertés, sur Chénier et tant d'autres, il faudrait ajouter que c'est la légende qui devenait l'histoire ou tendait à le devenir.

M. De Celles, le conservateur de la bibliothèque du parlement fédéral, vient de nous rendre un fameux service en pu-

bliant son *Papineau*. Ce qu'il fallait chercher dans une foule de documents difficiles à rassembler, nous l'avons maintenant en un seul tout, en un beau volume de 240 pages.

Ce livre est à lire. Il mérite d'être dans les mains de tous les canadiens. D'abord il avait été écrit pour une édition anglaise, mais les français du pays devaient le connaître; il convient de remercier l'auteur de nous avoir donné cette édition française.

* * *

Bien souvent, dans les discours et les écrits de nos hommes publics, d'ailleurs chrétiens convaincus et patriotes sincères, nous avons surpris, à propos des événements de 1837, des reproches très durs à l'adresse du clergé, de feu Mgr Lartigue et de plusieurs de ses prêtres. Nos professeurs, au collège, nous expliquaient que la *révolte* est contraire au droit. Sans doute, mais il restait quelque chose au fond du coeur qui appelait des distinctions. Ces révoltés-là, avouons-le, pour nous c'étaient des martyrs de la liberté! Et, vrai, ce me fut toujours malaisé de concilier, sur ce point précis, le respect que je devais à Mgr l'évêque Lartigue et celui que je voulais à la mémoire de nos héros! C'est peut-être un peu osé de l'avouer devant le grand public, mais c'est sincère.

Eh! Bien, lisons le *Papineau* de M. De Celles! Les difficultés disparaissent à la lumière des événements. Papineau reste un grand homme, oui, mais un homme. Il a eu raison de réclamer contre l'*exécutif* du Canada, d'amener le peuple à comprendre ses droits, de refuser de voter les subsides... Et cependant son historien affirme que, sur ce dernier point, il lui aurait mieux valu peut-être d'être moins intransigeant. Ce n'est pas Papineau, explique M. De Celles, qui a directement voulu la *révolte*, mais ses discours enflammés ont contribué à allumer la colère populaire d'ailleurs fort justement excitée déjà par les empiètements de la bureaucratie anglo-canadienne. Papineau s'est peut-être sauvé aux Etats, en 1837, pour obéir à la pression de ses amis, "mais s'il avait refusé d'obéir, la postérité ne lui en

aurait pas conservé rancune.” — Ce petit trait est magnifique! — Papineau, retour de France, eut le tort de survivre à sa gloire, en combattant Lafontaine, en croyant que rien de bon ne pouvait venir de l'Angleterre, et, aussi, en mourant radical impénitent.

Au passage, les jugements sur l'histoire sont portés avec un grand calme. Par exemple, celui-ci qui donne la note de tous les autres: “L'action à Saint-Eustache fut aussi un désastre pour les patriotes dont le chef, le malheureux Chénier, périt les armes à la main. Il avait fait preuve de plus de courage que de prudence et l'histoire doit le blâmer de son excessive témérité. On rapporte qu'à certains de ses soldats qui lui demandaient des armes, il fit cette réponse caractéristique: “il y aura des nôtres de tués, vous prendrez leurs fusils.” (Cf. p. 136).

M. De Celles donc écrit l'histoire, et cette histoire sincère, calme et digne, vaut mieux que des périodes enflammées où l'on risque de dire des faussetés.

En résumé: l'héroïque folie de 1837 fut une explosion que Papineau et ses amis ne voulaient pas, mais qui les déborda! Que, une fois emportés par le courant, ils n'aient pas su se contenir eux-mêmes, que la passion les ait menés jusqu'à refuser de suivre les conseils et même les ordres légitimes d'hommes restés plus calmes qu'eux, comme Mgr Lartigue, et aussi M. Lafontaine... on ne doit pas en être trop surpris. Pour rester dans le devoir parfois il faut tant de vertu!

Or, Papineau, s'il possédait des vertus civiques incontestables, ne se retrempait pas malheureusement aux sources merveilleuses de la religion et de la foi!

Lorsque surtout, après 1847, il fut revenu de Paris, son impiété s'afficha, ce qui n'était pas pour l'aider à se soumettre aux événements de bonne grâce.

Tout cela, M. De Celles l'a parfaitement saisi et noté.

Mais il y a un jugement du savant auteur de *Papineau* qui m'a étonné, sous la plume d'un catholique. C'est à propos de la mort impie de Papineau, survenue le 23 septembre 1871. M. De Celles écrit: “Ses compatriotes, presque tous hommes de foi et très attachés aux idées et à la pratique de la religion,

“regrettèrent de ne pas voir auprès de son lit, au moment suprême, un représentant de la miséricorde divine. Mais *passons* sur ce moment de sa carrière sans appuyer davantage; dans les affaires délicates, sacrées de la conscience, l’homme “*n’est comptable qu’à Dieu*, qui le juge peut-être autrement “que l’opinion.” (Cf. : pages 194 et 195).

Eh! bien, non, on ne doit pas *passer* ainsi. L’homme n’est pas *comptable qu’à Dieu* de ses faiblesses et de ses errements publics dans la foi. Il en est comptable aussi à l’histoire. Et, que M. De Celles nous permette de le dire franchement, à suivre tous les détails de la vie de Papineau, dans son beau livre, le chrétien convaincu doit sentir, il nous semble, que ce qui a fait défaut au grand lutteur c’est le contrôle de ses propres emportements. Lui qui dominait tant d’hommes et tant d’événements, il n’a pas toujours su se dominer lui-même. Par malheur il ne sut pas chercher non plus, dans la foi de ses pères, la force d’endurance et l’énergie d’abnégation qui eussent fait de lui un héros complet parce que chrétien!

* * *

II. — HISTOIRE DE LA SEIGNEURIE DE LAUZON — 5e VOL., PAR

J. EDMOND ROY, CHEZ L’AUTEUR, A LEVIS, 1905.

Il conviendrait de reproduire ici, en entier, l’article si heureux à tous les égards que notre savant confrère, M. l’abbé Camille Roy, consacrait à l’appréciation de ce livre, dans la *Vérité* de Québec du 23 septembre dernier.

C’est là vraiment une belle étude, qui rend un hommage mérité au talent sérieux et au travail opiniâtre — labor improbus — de l’érudit auteur de *l’Histoire de la Seigneurie de Lauzon*.

L’abbé, il est vrai, reproche aimablement à l’auteur un culte du détail et un souci de la précision, qui le mènent très loin.

Mais aussi il fait voir fort adroitement, et sous le jour le plus favorable, la valeur réelle de ces livres d'histoire si intéressants que, depuis 1897, M. J. Edmond Roy publie sur la Seigneurie de Lauzon.

Il en est présentement au 5e volume. Il nous y expose la période qui va de 1825 à 1837.

“ Ce livre — écrit l'abbé Roy — raconte l'une des périodes “ florissantes de l'*Histoire de la Seigneurie de Lauzon*, et cette “ histoire s'introduit fatalement et s'insinue et se prolonge à “ travers l'histoire même de notre province de Québec. L'auteur “ s'intéresse tant aux gens de Lauzon qu'il les suit un peu par “ tout, et il est, de plus, si agréable narrateur qu'il entraîne “ avec lui ceux qui le lisent.”

En effet, c'est bien cela. Et si peut-être ce procédé expose ça et là à des longueurs ou à des digressions qui écartent les lecteurs loin de la Seigneurie, au risque même de produire certains manques d'ordre, d'autre part, cette façon d'écrire l'histoire est fort instructive et pleine d'une attrayante variété. D'où il suit, puisque l'ennui naquit un jour de l'uniformité, qu'on ne s'ennuie pas à la suite de l'écrivain lévisien.

L'abbé, son critique, le chicane aussi avec beaucoup d'esprit d'en vouloir trop aux respectables personnages que sont les marguilliers de paroisse. En droit, M. l'abbé a raison, les fidèles ont quelque chose à faire dans l'administration des biens qu'ils fournissent à l'église. Mais en fait — c'est-à-dire dans l'histoire — de combien de difficultés ces braves gens de marguilliers ne sont-ils pas la cause trop souvent?

Si, au lieu d'être professeur, M. l'abbé était curé, qui sait ce qu'il écrirait?

D'ailleurs, nous souscrivons volontiers à son jugement final sur le 5e volume de l'*Histoire de la Seigneurie de Lauzon*:

“ L'*Histoire de la Seigneurie de Lauzon* est l'un des ouvrages les plus utiles qui aient été publiés en ce pays; elle est indispensable dans la bibliothèque de ceux qui veulent s'occuper d'histoire, de politique, de moeurs et de lettres canadiennes.”

III. — VOYAGE DE LEURS ALTESSES ROYALES LE DUC ET LA DUCHESSE DE CORNWALL ET D'YORK AU CANADA, EN 1901,
PAR JOS. POPE, C. M. G., SOUS-SECRETAIRE D'ETAT.

OTTAWA, 1905.

C'est une traduction d'un livre anglais. On s'en aperçoit facilement. Le traducteur a probablement rendu fidèlement ce que l'auteur avait écrit du voyage de notre roi futur, à travers le Canada, mais il est loin de rendre justice à l'élégance naturelle du français. Ce qu'il y en a des phrases mal bâties et des idées péniblement accouplées dans ce volume de 350 pages!

Admettons que pour la traduction — comme pour tant d'autres choses — la critique est facile, et que c'est l'art qui est difficile; mais à qui juge le livre français, une réserve s'impose.

Cette réserve faite, l'ouvrage de M. Pope mérite qu'on s'y arrête. Beaucoup de détails du voyage vice-royal intéressent vivement. Je n'en veux citer qu'un: l'investiture de la dignité de K. C. M. G. (Baronnet?) à Sir Louis Jetté.

C'était à la chambre d'Ottawa. Le duc d'York occupait un trône et tout se faisait avec pompe:

“ Monsieur Jetté, annonça M. Keppel. Le lieutenant-gouverneur de la province de Québec vint se placer derrière Lord Crichton. Ses parrains étaient Sir A. P. Caron et Sir James Grant.... Tous quatre s'avancèrent vers le trône avec les formalités ordinaires, et, une fois de plus, le duc prit les insignes de l'Ordre sur le coussin que tenait Lord Crichton. M. Jetté s'avança alors et s'agenouilla au pied du trône. Le duc de Roxburghe remit une épée à Son Altesse Royale qui en toucha légèrement le nouveau chevalier, d'abord sur l'épaule gauche, ensuite sur l'épaule droite. Le lieutenant-gouverneur toujours agenouillé, Lord Wenlock s'avança et lut à haute voix la remontrance qui est adressée à tous ceux auxquels est conférée la dignité de K. C. M. G., leur enjoignant d'être fidèles et loyaux au roi, de maintenir dans leur intégrité les privilèges de l'Ordre dans lequel ils viennent d'être admis. Son Altesse Royale serra chaleureusement la main à Sir Louis Jetté qui, accompagné de ses parrains, se retira en faisant les salutations d'usage.”

Et c'est ainsi, en racontant les détails du voyage et en citant les adresses et les réponses du Duc, que M. Pope nous promène, à la suite du parti vice-royal, de Québec à Montréal, d'Ottawa au Manitoba, et à la Colombie Britannique, et, au retour, par l'Ontario et les Provinces Maritimes.

* * *

IV. — LES DISCOURS DE M. HENRI BOURASSA, DEPUTE DE LABELLE.

Il s'agit du discours à la Chambre (à Ottawa) du 28 mars, et de celui du Monument National (à Montréal) du 17 avril. On ne saurait trop conseiller à nos jeunes gens de lire ces superbes pièces d'éloquence canadienne.

M. Henri Bourassa n'a pas empêché sans doute le sacrifice d'une partie de nos droits. Les provinces de la Saskatchewan et de l'Alberta ne seront pas tenues, de par une loi fédérale, comme Québec et Ontario, de respecter les droits des minorités. La loi Laurier telle qu'amendée laisse aux Provinces de l'Ouest le pouvoir de régler en grande partie elles-mêmes la question scolaire.

Mais les débats d'Ottawa resteront pour guider les combats de l'avenir. Or les pages qui portent les discours de M. Henri Bourassa sont parmi les mieux documentées et les plus éloquentes pour l'honneur du nom français et la fierté de notre foi!

On a dit que le petit-fils du grand Papineau — c'est-à-dire M. Henri Bourassa — ne faisait qu'esquisser de beaux gestes? Sans doute, il est des gestes et des paroles qui n'obtiennent pas apparemment de succès immédiat; mais l'histoire les garde souvent, ces paroles et ces gestes, et l'avenir leur donne raison!

* * *

V. — LA PROVINCE DE QUEBEC — PAR ALEX. GIRARD, CHEZ DUS-SAULT ET PROULX, A QUEBEC, 1905.

Beau volume, in-8, 318 pages, tout plein de renseignements utiles sur l'organisation politique et administrative de notre

REVUE CANADIENNE

province, et sur ses ressources agricoles, minières et industrielles. De très jolies illustrations, généralement bien choisies, ornent le texte. Les familles de 15 ou 16 enfants, par exemple, dont on nous donne la photographie, ne manqueront pas de fixer l'attention à l'étranger.

Publié, croyons-nous, par les soins et aux frais du gouvernement, ce livre est destiné à faire connaître en effet notre pays. Sûrement notre province est présentée sous un beau jour.

L'auteur débute par une description générale du pays, de ses fleuves, de ses montagnes, de son climat, de ses voies de communications. Ce sont ensuite des exposés de l'organisation législative et administrative. Puis il nous parle d'agriculture, de colonisation, de mines, de pêche, de chasse, de commerce. Un chapitre traite de l'Instruction publique et un autre donne un aperçu de Québec et de Montréal.

Nous ne sommes pas en mesure de juger si tous les renseignements de M. Girard sont sûrs. Nous le croyons. Car il puisait à bonne source, et, pour un profane, tout nous paraît bien appuyé dans son livre et bien documenté.

Nous permettra-t-on cependant de soumettre une observation respectueuse à l'auteur?

En parlant d'instruction, par exemple, il nous paraît glisser bien rapidement sur la part de travail qui a été chez nous accomplie par le clergé. Et puis, vainement, dans tout son volume, on chercherait quelques notes précises sur la foi pourtant si vive de notre population de Québec. Enfin — détail qui en vaut la peine, il nous semble — l'auteur paraît ignorer l'existence à Montréal d'un siège important de l'Université Laval?

En somme, le livre de M. Girard est très fourni de renseignements, richement illustré et très sympathique à notre race.

Nous signalons, dans son chapitre de conclusion, les témoignages fort heureusement choisis du *Mail* de Toronto, de M. Nicholson — un anglais — et de M. René Doumic — un français — qui sont tout à l'honneur de la race canadienne-française.

Nos remerciements à M. Girard pour sa courtoisie à l'endroit de notre vieille REVUE CANADIENNE.

VI. — LE R. P. JEAN-MANDE SIGOGNE — PAR LE PERE P.-M. DAGNAUD, DES EUDISTES — VALENCE 1905.

Ce sont des remerciements aussi tout particulièrement émus que nous voulons offrir au Père Dagnaud, des Eudistes, dont le frais et gai volume nous est arrivé en même temps que les derniers échos de la consécration épiscopale de son frère en apostolat comme en religion, à la Nouvelle-Ecosse ou au Labrador, Mgr Blanche.

Le Père Dagnaud raconte la vie, les travaux et les oeuvres de l'infatigable apôtre des Français du Sud-Ouest de la Nouvelle-Ecosse, le Père Sigogne.

Missionnaire et curé des Acadiens de Sainte-Marie pendant près de cinquante ans, ce prêtre venu de France, chassé par la Révolution, a fait immensément de bien au pays d'Évangéline.

Les Eudistes, après quarante ans qu'il est mort, sont appelés à continuer son oeuvre d'évangélisation; il était naturel que l'un d'eux s'arrêta à contempler la figure, la vie et les oeuvres de cet autre précurseur. La Père Dagnaud l'a fait avec talent et avec succès.

On s'étonne souvent de voir avec quelle facilité les français de France en abordant sur nos rives plantent tout de suite la plume dans l'encrier! Il est incontestable que plusieurs perdent, en se hâtant trop, l'occasion de murir suffisamment leurs connaissances des hommes et des choses.

Le Père Dagnaud, par sa position de supérieur du collège Sainte-Anne et à cause du milieu où il est depuis quelques années, a pu se mettre au courant dans une large mesure.

Son livre a un accent de sincérité, par sa documentation si riche, et en même temps un souci de ne pas blesser ceux à qui il lui faut faire quelques reproches, qui lui assurent une impartialité de bon aloi.

Les Acadiens sont deux fois nos frères. Ils méritent toute notre sympathie et toute notre affection. Un livre qui nous parle si éloquemment de leurs luttes de jadis, de leur réveil par l'esprit paroissial et de leur marche en avant pour le progrès ne saurait ne pas nous intéresser.

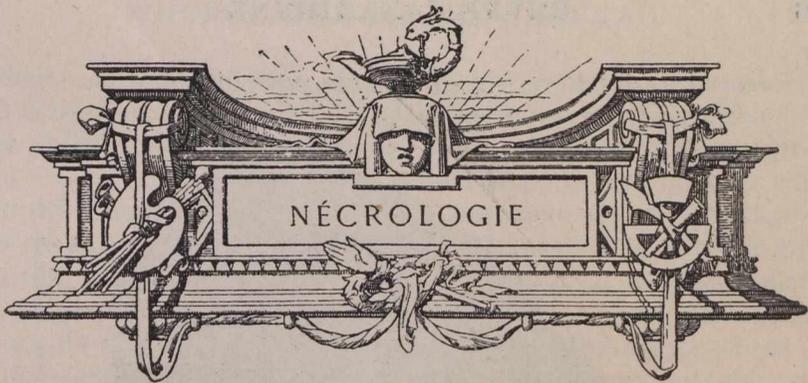
La figure du Père Sigogne mérite une place au panthéon de nos gloires franco-américaines. Le Père Dagnaud la lui a donnée. Qu'il en soit félicité!

L'abbé Elie J. Auclair.



JEUNE CANADIENNE

d'après une photographie de Laprès & Lavergne,
460 rue St-Denis, Montréal.

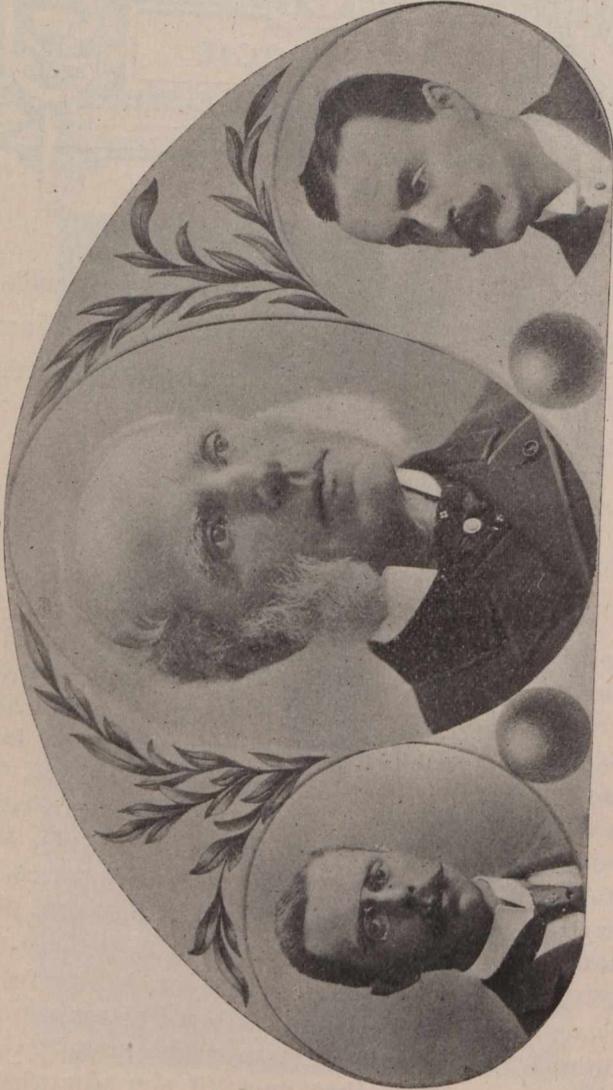


Pendant l'année qui vient de s'écouler le Canada a perdu trois de ses hommes les plus remarquables: L'Honorable Gédéon Ouimet, l'honorable Pierre Garneau, et le Révérend Père Strubbe.

L'Honorable Pierre Garneau

L'honorable Pierre Garneau, membre du Conseil législatif de la province de Québec, est né au Cap-Santé, comté de Portneuf, le 8 mai 1823, du mariage de sieur François-Xavier Garneau et de dame Julie Gignac. Les ancêtres de la famille Garneau, que nous trouvons fixés en ce pays dès 1663, étaient originaires de la Grimaudière, diocèse de Poitiers, France. Après avoir reçu son éducation dans sa paroisse natale, M. Garneau vint s'établir à Québec, où il se livra au commerce. En 1851, il devenait associé de la maison L. et C. Gêtu qui, dix ans plus tard, changeait son nom pour prendre celui de Têtu et Garneau.

En 1870, M. Garneau, s'associant son jeune frère, Joseph-Prudent, continuait les affaires de la même maison sous la raison sociale de P. Garneau et frère, maintenant P. Garneau, fils et Cie. Elu maire de Québec, en 1870, son administration sage et éclairée lui valut, en 1872, une réélection à l'unanimité pour un second terme. Il fut un des principaux promoteurs, et pré-



L'HONORABLE PIERRE GARNEAU

ED. BURROUGHS GARNEAU

JEAN-GEORGE GARNEAU

sident, pendant plusieurs années, de la Compagnie des steamers du Golfe, actuellement Compagnie des steamers de Québec. Il fut président de la Chambre de Commerce et de la Compagnie des Chars urbains de Québec; fit partie de la Commission royale des Canaux, établie en 1870. Directeur de la Compagnie du chemin de fer de Québec et du lac Saint-Jean, depuis sa fondation, et de la Compagnie minière Deléry. M. Garneau était aussi président de la Compagnie du chemin de fer du Grand-Nord du Canada, et de la Compagnie d'assurance de Québec.

En septembre 1874, l'honorable M. Garneau entra dans le cabinet de Boucherville avec le portefeuille de Commissaire de l'Agriculture et des Travaux publics, et il devenait, peu après, commissaire des Terres de la Couronne, charge qu'il occupa jusqu'à l'avènement du gouvernement Joly, en 1878. Il fut d'abord élu député de la Législature, le 11 mars 1873, pour le comté de Québec, qui lui renouvela son mandat aux élections générales de 1875.

Défait aux élections générales de 1878, il était réélu par acclamation en 1881.

Défait de nouveau aux élections générales du 14 octobre 1886, il fut nommé conseiller législatif pour la division La Durantaye, et entra dans l'administration Mercier comme commissaire des Terres de la Couronne, portefeuille qu'il abandonna subséquemment pour celui de commissaire des Travaux publics.

Déjà officier de l'Instruction publique de France, M. Garneau reçut le 8 janvier 1890, de Sa Majesté le roi des Belges, la croix d'officier de l'ordre de Léopold II, en reconnaissance de la protection qu'il avait accordée à l'industrie belge dans la province de Québec. Au mois de septembre 1857, M. Garneau épousait Mlle Cécile Burroughs, fille de Edouard Burroughs, protonotaire de Québec. Mme Garneau mourut le 12 septembre 1887. De ce mariage sont nés Edouard Burroughs et Jean-George, tous deux associés de la maison P. Garneau, fils et Cie.

L'honorable Pierre Garneau est décédé, à Québec, le 23 juin dernier.

Hommage au R^{év.} P. Strubbe

Il est parti pour le grand voyage de l'Eternité!!! Sa vie a été bien remplie, et sa récompense sera grande!!! Il a voulu avant de mourir nous apprendre à bien vivre, et toute sa vie ne fût qu'un tissu de vertus solides et d'exemples admirables.

Une ambition pure et sainte s'était de bonne heure emparée de son âme et l'avait remplie tout entière: celle d'honorer Dieu et de le faire honorer de tous. Pour cette noble entreprise, il s'était fait missionnaire; il avait sacrifié famille et patrie pour se faire des nôtres... Qui donc pourrait ignorer son zèle ardent et son infatigable dévouement??? Il s'était fait soldat du Christ, et "chevalier sans peur et sans reproche" il portait bien haut la Croix de la Rédemption, la Croix qui sauve, nous apprenant à l'aimer, et avec une âme magnanime, un esprit pénétrant et une voix véhémante, sa parole tombait avec conviction sur les intelligences et les cœurs avec cette autorité d'une mission divine, qui fait crouler bien des erreurs, raffermir les faibles et console les affligés. Le riche, le pauvre et le miséreux trouvaient en lui un ami puissant. Il était un second père pour ceux qui en ont un, et en servait à ceux qui n'en ont pas. Dieu seul connaît les heureux qu'il a faits; les orphelins qu'il laisse, en le voyant partir, ont vu avec lui fuir leur bonheur, et pleurent maintenant de vivre, conservant au front l'empreinte de sa dernière bénédiction. "Laissez-les tous entrer," disait-il à ceux qui le gardaient, "ce sont mes enfants..."

Et il dit aux siens, en mourant: "Vous restez seuls maintenant!!!... Mais vous irez à Dieu!!!" N'y allait-il pas lui-même, et d'une manière directe???... "Dieu est mon père, dit-il, et je vais à Lui."

Il était disposé à partir pour les régions célestes; obéissant à cette invitation divine, la vue du tombeau, portique silencieux d'un autre monde, ne lui présentait aucune frayeur. Ses yeux

se fermèrent délicieusement à la lumière, comme pour mieux entendre le concert des séraphins qui venaient au-devant de lui. Et ce fût un long silence. O moment sublime! que se passait-il donc au sein de cette grande âme, lorsque s'échappant à demi de son corps, elle devint visible sur son visage???. . .

C'est ainsi qu'il s'endormit, et ses confrères, faisant silence autour de sa couche, n'ont pu même entendre son dernier soupir, tant il s'est éteint avec douceur.



R. P. C. STRUBBE, S. S. R.

Que pourrais-je dire de cet homme de Dieu???. . . Non, faisons silence. . . Les saints exemples de cette vie de labeurs et de sacrifices seuls parleront et parleront toujours.

Eneri.

L'Honorable Gédéon Ouimet

L'honorable G. Ouimet, conseiller législatif de la division de Rougemont, membre du Conseil de l'Instruction publique et ancien surintendant de l'Education, est décédé, le 24 avril dernier à l'âge de 82 ans.

L'honorable M. Ouimet naquit à Sainte-Rose, comté de Laval, le 3 juin 1823. Il fit ses études au Séminaire de Saint-Hyacinthe puis au collège de Montréal, et fut admis au barreau en 1844.

Il entra dans la politique active en 1857, comme député de Beauharnois, comté qu'il représenta au Parlement des deux Canadas, jusqu'en 1861, et de 1867 à 1876 il fut représentant du comté des Deux-Montagnes, Procureur-général dans le cabinet Chauveau, du 1er juillet 1867 au 27 février 1873, il devint alors premier ministre, ministre de l'Instruction publique, secrétaire et registraire du 27 février 1873 au 22 septembre 1874.

Au mois de février il devint surintendant de l'Instruction publique, poste qu'il occupa jusqu'en 1895, alors qu'il donna sa démission et fut appelé au Conseil législatif.

L'honorable M. Ouimet était conseiller de la Reine, officier de l'Instruction publique, commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand, et docteur en droit de l'Université Laval et du collège de Lennoxville.

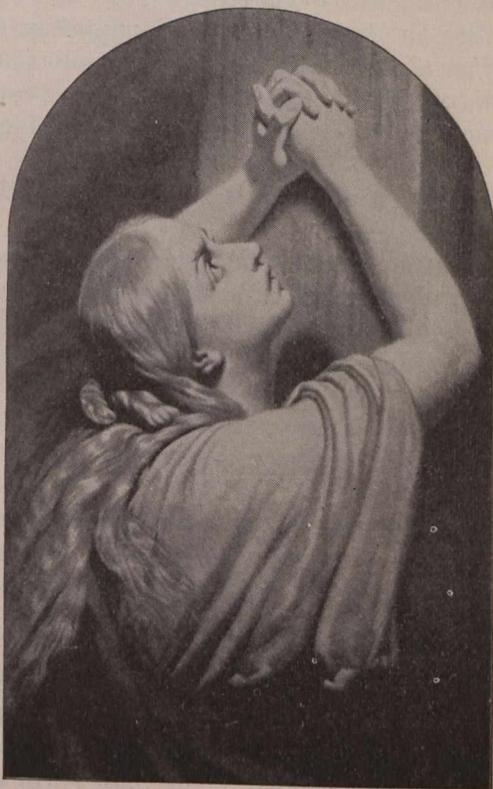
En qualité de surintendant de l'Instruction publique, M. Ouimet déploya beaucoup de zèle. Il fut parfois jugé sévèrement, mais il a toujours été de bonne foi. Il témoigna constamment beaucoup d'égards aux professeurs, aux instituteurs et aux institutrices. Jamais un membre du corps enseignant n'alla frapper en vain à la porte de M. Ouimet. Il recevait ses visiteurs avec une parfaite courtoisie et une exquise politesse. Parfois, lorsque les sommes mises à sa disposition par le gouvernement étaient insuffisantes pour aider les instituteurs qui débutaient dans la carrière du journalisme pédagogique, il payait de sa poche, prouvant d'une façon sincère qu'il savait apprécier le travail mis au service du talent.

Il assistait régulièrement aux conférences des instituteurs et prenait part aux délibérations.

M. Ouimet fut un surintendant très décoratif : en toutes circonstances il remplit brillamment ses fonctions aussi délicates qu'importantes.

C'était un fervent catholique, accomplissant ses devoirs religieux sans respect humain. Parfait gentilhomme, citoyen intègre, bon père de famille, il laisse une mémoire des plus honorables.

C. J. M.



Le Nez de Cléopâtre

(Suite et fin).

—Mais comment l'avez-vous trouvée?

—Ah! ma fille, la Providence! Vous rappeliez tout à l'heure la phrase de Pascal: en voilà une bonne explication; une marque dans un livre, et tout est changé en un instant; on peut croire tenir tous les fils en ses mains, il en échappe toujours quelqu'un.

—Mais enfin, reprit Marguerite visiblement énermée, je ne comprends pas.

Mr. Wilkie expliqua tout, et le livre laissé sur la table pendant son assoupissement, et l'enveloppe entre les pages, devant servir de marque, et Mrs. Wilkie saisissant cette lettre...

—Ma belle-mère le sait! cria presque avec désespoir Marguerite.

—Et enfin Soeurange avouant elle-même qu'elle recevait des lettres poste restante, et que ces lettres lui étaient envoyées par un moine expulsé.

—Comprenez-vous, ma fille, concluait gravement le vieillard, avais-je raison de dire: des indignités, des turpitudes?

—Mais ce religieux expulsé, objecta Marguerite, sait-on seulement s'il existe?

—Puisqu'elle l'avoue.

—Et alors qu'allez-vous faire? demanda la jeune femme.

—Je me le demande, ou plutôt je vous le demande.

Il y eut un silence.

Mr. Wilkie avait complaisamment posé cette dernière question... Il espérait ainsi faire prononcer par Marguerite le ver-

dict qu'il coûtait à sa nature timorée de formuler lui-même; il avait compté sur ce jeu déguisé de sa faiblesse, mais il ne pouvait pas comprendre combien il servait à point Marguerite, qui n'avait qu'un désir: saisir en main et classer cette affaire. Il fut donc un peu surpris quand la jeune femme, semblant se secouer elle-même lui dit résolument:

—De fait, mon père, vous avez raison; c'est bien un peu moi que cela regarde.

—Sans doute, sans doute, disait Mr. Wilkie qui ne voulait pas revenir sur sa première parole et qui, en outre, fléchissait dès qu'une énergie se montrait devant lui.

—Et bien, confiez-moi le soin d'arranger les choses; je me charge de prévenir Soeurange et d'arrêter les correspondances.

Et tout cela était dit d'un petit air résolu, déjà presque vainqueur.

—Mais cela ne suffit pas.

—Comment? Que voulez-vous de plus?

—Je veux, je veux, c'est-à-dire que vous comprenez bien qu'à près un pareil abus de confiance...

—Quoi?

—Eh bien, on peut se demander si une répression plus grave.

—Vous n'allez pas, je pense, la déferer au tribunal.

—Non, sans doute, mais sans aller jusque-là...

—Oh! c'est qu'il serait joliment content votre tribunal... Il en ferait tout de suite une affaire de mœurs... et pour une ancienne religieuse encore; vous savez ce serait leur avancement à tous.

—Mais, ma fille...

—Le président s'en irait à Lyon, le juge d'instruction deviendrait procureur, et, ma foi, le commissaire de police tomberait dans la Légion d'honneur.

Marguerite excellait dans ce petit ton persifleur, et cette fine poudre de ridicule dont elle couvrait légèrement toutes choses atténuait peu à peu la physionomie du débat. Cela n'échappait pas à Mr. Wilkie.

—Mais, ma fille, reprit-il, j'entends parler sérieusement.

—Et moi aussi, mon père... Eh bien, sérieusement, cet incident n'est pas si grave qu'on voudrait le croire. Voyons, qu'est-

ce que c'est, en définitive. Une lettre d'amour, bien platonique en somme...

—Oh! ma fille!

—Quelques privautés, une passade...

—Comme vous jugez les choses!

—Et vous appelez cela une affaire... l'Affaire! il ne faut pas se monter la tête. Je suis sûre que livré à vous-même votre esprit calme et droit penserait ainsi. Au reste, ces pauvres religieuses, au sortir de leur cloître, sont dupes parfois du premier feu follet qui passe, il y a des nécessités, des impossibilités; que sais-je, il faut excuser.

—Vous croyez?

—Enfin, voulez-vous me confier tout; la lettre d'abord?

Le vieillard allait la lui tendre, il se ravisa; sans doute le spectre de sa femme apparaissait à son cerveau troublé.

—Non, la lettre je la garde; mais pour l'observation à faire, si vous voulez...

—Dame, fit judicieusement Marguerite, je ne puis la faire sans preuve à l'appui. Voulez-vous, oui ou non?

En vérité, Mr. Wilkie était bien perplexe. Ah! s'il avait été seul! Marguerite flairait à merveille ce combat conjugal.

—Aussi bien, dit-elle, en feignant la plus absolue indifférence, faites comme vous l'entendrez, moi... je m'en flûte. Tout ce que je désire, et au besoin je le demande, c'est qu'on ne dise rien à Soeurange avant de m'en reparler.

Et ramassant son bouquet tombé, elle se remit à glaner çà et là du feuillage et des fleurs, poussant même l'habileté théâtrale jusqu'à fredonner un air de chanson quelconque. Mr. Wilkie n'en revenait pas. Peu s'en fallait qu'il ne se dit, en effet, à lui-même très au fond de son coeur: "Si l'on m'avait monté la tête! De vrai, ce n'est pas une chose si grave, quelques mots amoureux, à vingt-sept ans..." Oui, dans le tréfonds il se disait cela, sa pauvre âme prenant facilement les teintes de celles qui l'avoisinaient.

Mais on comprend aisément que Mrs. Wilkie n'entendait pas cette musique douceâtre accommodant ses fugues à toutes les chansons.

—J'en étais sûre, j'en étais sûre, s'écria-t-elle en bondissant,

quand, docile et fidèle à tout lui dire, son mari lui rappela cette conversation; on vous ferait passer par toutes les serrures. Mon Dieu, où sont les hommes aujourd'hui? Votre complaisance vous perd, vous pactisez avec tout le monde, et la morale, qu'en faites-vous? Et la dignité? Ah! mais non, mais non; d'abord, si vous ne parlez pas, je parlerai, moi, et l'on verra si mes mots sauront faire figure.

Mr. Wilkie ne s'attendait pas à moins. Une deuxième fois il revenait à sa première pensée, et concluait qu'évidemment il fallait parler; mais comment le faire comprendre à Marguerite

Celle-ci, en rentrant de la prairie, son rôle joué, était montée dans sa chambre, atterrée. Elle saisissait trop bien les conséquences de cette maladresse et en notait avec la précision de son esprit toutes les fatalités. Pour la seconde fois, un sentiment d'humiliation se fit jour en elle par les bons côtés de son âme. La première fois, on s'en souvient, elle avait souffert de n'avoir rien à répondre pour défendre sa religion, et aujourd'hui elle souffrait, elle était humiliée de sentir et de voir une âme aussi pure et aussi candide que celle de Soeurange soupçonnée à sa place. Cela, elle ne pouvait le supporter, comme aussi elle ne pouvait supporter la pensée que sa belle-mère interviendrait dans le débat, et, la vérité se découvrant, viendrait fouiller dans sa conduite personnelle et privée. Ainsi s'enchevêtraient dans son âme des impressions diverses. La droiture native de ses sentiments s'accusait nettement quand elle se révoltait à la pensée de laisser condamner Soeurange; son amour-propre saignait quand elle songeait aux conséquences de l'aveu qu'elle devrait faire tôt ou tard, et c'était un combat douloureux. Si elle n'avait eu affaire qu'avec Mr. Wilkie, elle eût facilement tout enveloppé dans le silence, mais Mrs. Wilkie était d'autre envergure. Que faire, en vérité, comment sortir de cette impasse?

A tout prix, elle voulait au moins que Soeurange ignorât, car elle souffrait encore d'avoir fait servir son innocence à ses coupables jeux d'amour. Ce stratagème de la poste restante, véritable abus de confiance, elle ne pouvait plus déjà en supporter l'idée. Elle sauta sur son encrier, griffonna une lettre qui devait interrompre le service régulier de la correspondance, et la fit porter par son chauffeur au plus vite à Trévoux. Ceci était

une précaution, ce n'était pas une solution. Intérieurement, et c'était peut-être le plan sauveur de la Providence, Marguerite semblait plus affectée des soupçons injustes sur Soeurange que de la suppression de ses liaisons légères; nous l'avons vu, elle en faisait plutôt un passe-temps qu'une trame de sa vie. Mais la seule idée, et que Soeurange fût noircie à cause d'elle et qu'elle-même fût noircie dans la pensée de Soeurange, si elle apprenait tout, elle ne pouvait en prendre son parti.

Une seconde conversation qu'elle eut avec son beau-père lui apporta une plus grande perplexité et ne fit que compliquer le problème. D'abord elle vit bien que, dominé par sa femme, Mr. Wilkie serait obligé de parler à bref délai; il valait même mieux qu'il le fit que sa femme. Ensuite elle ne put se méprendre sur la portée du coup reçu par son beau-père. Ce n'était pas seulement l'honneur de Soeurange qui était en jeu et, à certains égards, sa vie religieuse, c'était l'âme elle-même de Mr. Wilkie que cette fatale découverte semblait avoir, à jamais, rejetée du côté du protestantisme. Il s'en était ouvert un peu dans cette seconde conversation.

—Je vous avoue, à ma confusion, disait-il à sa belle-fille, que depuis que Soeurange était sous mon toit je ne voyais pas sans un certain ébranlement tant de vertu et une si constante patience. La pauvre enfant s'était par instants révélée à moi-même; je n'avais lu dans son cœur qu'un amour passionné du vrai, du beau, du grand. Elle me parlait si sincèrement, semblait-il, de sa joie de souffrir pour le Christ, que je ne pouvais pas ne pas la croire, et alors, ma fille, je me demandais si la religion qui inspire de tels courages n'est pas la vraie; d'autant plus, ajoutait mélancoliquement le vieillard, que je ne trouvais pas dans la nôtre cet élan, cette sérénité que Soeurange paraissait posséder à un si haut point... Et maintenant, concluait-il en levant les bras au ciel, quelle désillusion!

—Mais, mon père, objectait Marguerite, une faiblesse d'un jour pourrait-elle donc à vos yeux...

Mais elle n'achevait pas; est-ce que par hasard elle allait, elle aussi, accuser Soeurange, en cherchant une circonstance atténuante à une faute qui n'était pas la sienne?

—Ah! reprenait le pauvre vieillard, où est donc la vérité,

mon Dieu? Faut-il arriver à mon âge, et si près de finir, pour n'avoir pas même la paix du tombeau!

Et il se retirait, la figure altérée, vieilli assurément par cet ensemble de faits et de complications qui faisaient de sa vie un perpétuel ballotement et un effondrement sans cesse renouvelé de tout ce qu'il essayait d'édifier en lui-même.

XIV

Ce désespoir de Mr. Wilkie fut un dernier coup pour Marguerite. Il lui semblait que désormais le silence serait un crime puisque les conséquences de cette lettre atteignaient jusqu'à l'âme et aux destinées éternelles de son beau-père. Mais dévoiler sa propre indignité, tel était l'obstacle qu'il fallait franchir, et il ne pouvait se franchir que par l'humiliation acceptée d'un aveu. Tout salut vient de l'humilité. Tant qu'une âme n'a pas posé cet acte initial de mépris pour elle-même, sa sanctification chancelle comme un édifice sans base. Il fallait, pour affermir cette vie si légère, un poids: celui de ses fautes; il fallait, pour ce coeur si épris de la vanité, un contrepoison à cette coquetterie malade: le dégoût d'elle-même.

Au sortir de sa conversation avec Mr. Wilkie, Marguerite était donc décidée à parler. Un instant, elle hésita, pour savoir si elle n'irait pas d'abord tout avouer à Soeurange; il lui paraissait que cela était plus droit, plus loyal, et que l'humiliant aveu fait par elle-même lui rapporterait encore un peu d'estime de la part de celle à qui elle le ferait.

Il y avait du pour et du contre. Elle en était là de ses perplexités, quand un événement, bien minime en apparence, vint brusquer la situation. Souvent, c'est une maille très fine qui, se rompant, déchire le filet qui nous enserrait: c'est toujours cette action supérieure qui, sans effort et par les plus petites causes, arrive à produire les effets les plus grands. Au milieu de son angoisse, Marguerite, à un moment, s'était jetée à genoux. Pour elle c'était un grand pas que cette prière humble, que cet appel au secours d'en haut. Quand elle se releva, la cloche appelait toute la famille à table.

Pendant le repas, qui fut comme à l'ordinaire froid et sans intimité, le petit Georges ne tenait pas en place. Marguerite qui ne s'expliquait pas cette attitude de ver coupé lui en fit plusieurs fois l'observation. Georges regardait sans cesse par la porte donnant sur le jardin; elle était grande ouverte: le soleil tamisé par les arbres du bosquet ne laissait pénétrer qu'une ombre échauffée et à demi lumineuse, les oiseaux venaient familièrement picorer avec les poules jusque sur le seuil de la salle. Et Georges disait constamment:

—Comme il fait soleil, maman... Maman, comme il fait beau! Voyez, bon-papa, comme les poules sont heureuses de voyager dans le jardin.

On souriait à ce bavardage, sans en bien comprendre la cause, car il devait bien y avoir une cause, Georges n'étant pas d'ordinaire si loquace.

Soeurange apporta sans s'en douter la clef du mystère. Elle entra, selon son usage, dans la salle à manger, et s'assit à son coin familier. Georges ne fit qu'un bond sur ses genoux, et croyant lui parler bas, il lui criait à l'oreille:

—Demande, Soeurange, demande, dis, demande.

Tout le monde regardait Mlle Legrand.

—Monsieur, dit-elle tout à coup, en se soustrayant comme elle put aux baisers fougueux du petit Georges qui monté sur ses genoux lui laissait la bouche à peine libre pour parler, vous m'avez demandé, il y a quelques jours, si je comptais aller bientôt à Lyon; je vais avoir occasion de m'y rendre ce soir, je me chargerai volontiers de vos commissions si vous en aviez.

—Vous allez à Lyon!...

Cette phrase fut dite à peu près simultanément par Mr., Mrs. Wilkie et Marguerite.

Un moment de silence succéda immédiatement à cette explosion qui dut paraître étrange à l'institutrice.

—Oh! reprit-elle, pour quelques heures, entre deux trains; je reviendrai vers sept heures. Et même, si vous le permettez, Madame, fit-elle en se tournant vers Marguerite, je pourrais emmener Georges avec moi; cela lui ferait une petite distraction et il fait si beau aujourd'hui.

—Oui, oui, s'écria Georges, battant des mains et courant vers sa mère.

—Ah ! pour cela non, non, riposta vivement Mr. Wilkie.

Et il se leva brusquement, sans achever son café; tout le monde se leva aussi, et il semblait qu'il y eût comme une charge de tous les regards, de toutes les volontés, contre Soeurange de plus en plus étonnée.

—Mais, fit-elle un peu ahurie, si cela vous contrarie le moins du monde...

—Mademoiselle Legrand, cria, la voix toute frissonnante, Mr. Wilkie, venez, j'ai à vous parler.

Et il passa au salon. C'était le coup final.

—Nous y voilà, marmotta entre ses dents Mrs. Wilkie qui fit mine, elle aussi, de vouloir passer dans le salon, sans doute pour soutenir le courage de son mari; mais celui-ci eut un geste énergique qui arrêta net sa femme à la porte.

—Non, dit-il résolument, laissez-nous seuls.

Mrs. Wilkie recula à peu près épouvantée d'un acte aussi insolite d'autorité.

Marguerite, elle, plus pâle qu'un cadavre, restait clouée à sa place; elle tenait des deux mains son coeur battant à se rompre; mais au moment où la porte allait se fermer sur le recul de Mrs. Wilkie pour laisser en tête à tête le vieillard et Soeurange, elle s'élança, elle bondit plutôt, passa par la porte encore entre-bâillée, la ferma derrière elle, et prenant vivement son beau-père par le bras :

—Un instant, fit-elle, je veux vous parler, moi, avant.

—Je n'ai pas besoin de vous entendre, criait le vieillard, qui emporté par sa colère de douce personne, ne voulait rien voir qui pût se mettre, ne fût-ce qu'une seconde, entre lui et Soeurange.

—Pardon, dit Marguerite, très calme, très froide, très poignante; moi, j'ai besoin de vous voir, et je le veux, entendez-vous; Soeurange, allez m'attendre au jardin.

Et elle poussa elle-même la religieuse vers la porte entr'ouverte qui donnait sur le bosquet.

—Ah çà! ma fille, dit Mr. Wilkie, entendez-vous faire la loi ici chez moi?

Et le pauvre homme frappait le parquet de sa canne.

—Faisons vite, mon père, reprit Marguerite à voix sombre et saccadée. Ecoutez-moi, vous alliez tout dire à Soeurange?

—Oui, criait le vieillard.

—Lui montrer cette lettre?

—Oui.

—Eh bien, cette lettre n'était pas pour elle.

—Comment? fit-il.

—Elle n'était pas pour elle.

Mr. Wilkie eut un sursaut:

—Mais, l'adresse?

Et il montra l'enveloppe.

—Peu importe.

—Comment, peu importe?

—Je vous dis qu'elle n'était pas pour elle.

—Et qu'en savez-vous?

—Je le sais... parce qu'elle était pour moi.

—Pour vous?

Marguerite s'était couvert le front de ses mains, et tout à coup, tremblante, comme agitée par la fièvre:

—Oui, fit-elle presque bas.

—Pour vous, pour vous, répétait d'une voix éteinte Mr. Wilkie, allons donc?

—Je le jure, répondit Marguerite.

—Mais cette adresse? répétait son beau-père.

—Mlle Legrand allait chercher mes lettres à son nom poste restante.

—Oh! fit le vieillard.

—C'est une indignité, je le sais, je le sens, je l'avoue, dit la jeune femme; mais je ne veux pas, entendez-vous, je ne veux pas que Soeurange souffre pour moi et soit couverte à vos yeux de la honte qui me revient.

—Et qu'est-ce qui me dit que tout cela est vrai? reprit Mr. Wilkie qui revenait peu à peu du coup qui l'avait étourdi.

—J'appelle Soeurange; montrez-lui l'enveloppe, l'enveloppe seulement, pria Marguerite, elle vous dira bien que ce n'était pas pour elle.

—Mais elle avoue recevoir des lettres à son nom, poste restante.

—Il se peut qu'on lui en écrive.

—Un religieux.

—Elle connaît donc l'écriture, elle n'en répondra que mieux.

Mr. Wilkie hochait la tête, tournant et retournant la lettre.

—Voulez-vous? dit la jeune femme redevenue brève, saccadée; et elle se disposait à sortir.

—Non pas, non pas, fit tout à coup, en ouvrant violemment la porte, Mrs. Wilkie qui avait suivi, de la salle à manger, le débat rapide et passionné. Ne voyez-vous pas, John, le coup grossièrement monté?

—Madame, riposta Marguerite, on ne monte pas un coup dont la honte rejaillit sur soi-même. Mais je ne sais ce que vous venez faire ici, je parlais à mon beau-père...

—Il se peut, ma fille, répondit Mrs. Wilkie; mais j'ai droit, moi aussi, de savoir la vérité et je le prends. Vous voulez que Soeurange soit appelée, je le veux aussi; mais pas par vous en tout cas. Ne comprenez-vous pas, John, que du temps qu'elle irait la chercher, elle lui dicterait ses réponses.

—Mais c'est indigne ce que vous supposez, cria Marguerite.

—Pas autant que ce que vous avez fait, ma fille, répondit sèchement Mrs. Wilkie.

Marguerite se tut, percée à fond par ce mot; elle comprit qu'il était trop juste. Que ne pouvait-on lui prêter après sa propre conduite? Elle se raidit pourtant et reprit, les dents serrées et la voix étranglée:

—Qu'est-ce que vous comptez faire?

—Vous allez voir.

Et Mrs. Wilkie ouvrant la porte du jardin:

—Mademoiselle Legrand, héla-t-elle.

Soeurange arriva, calme, pâle à son ordinaire, quoique toujours un peu surprise que la simple proposition d'un voyage à Lyon ait pu soulever un si vif, un si subit orage.

Mr. Wilkie s'était écroulé sur un canapé; Marguerite debout, nerveuse, la figure altérée, se tenait à côté de lui.

—Voici une lettre qui doit être pour vous, mon enfant, dit Mrs. Wilkie, on l'a trouvée ainsi décachetée.

—Pour moi, Madame, dit Soeurange.

—Voyez l'adresse, reprit Mrs. Wilkie.

Soeurange prit la lettre, la retourna et regarda, rougissant un peu, Marguerite.

—Mais..., fit-elle.

—Eh bien? interrogea saccadée Mrs. Wilkie.

—Ce n'est pas pour moi, répondit Soeurange.

—Ce n'est pas pour vous?

Et Mrs. Wilkie soulignait du doigt chaque mot de l'adresse.

—Non, répéta fermement Soeurange.

—Mais lisez donc la lettre, fit impérieusement Mrs. Wilkie, et cela vous convaincra peut-être?

Et elle lui mit presque de force le papier entre les mains.

Soeurange leva un regard si candide et si étonné, que Mrs. Wilkie elle-même en parut impressionnée.

—Mais, Madame, reprit-elle, puisque ce n'est pas pour moi, je ne puis la lire.

Et, très simplement, elle se tourna vers Marguerite et lui remit la lettre. Celle-ci la saisit vivement avant que sa belle-mère ait pu s'interposer.

—Merci, Soeurange, dit-elle oppressée par une vive émotion. Etes-vous suffisamment éclairés? ajouta-t-elle en se tournant vers ses beaux-parents.

Le geste de l'institutrice avait été si noble, si simple et si vainqueur inconsciemment que Mr. et Mrs. Wilkie demeurèrent sans paroles.

Alors Marguerite s'adressant de nouveau à Soeurange:

—Maintenant, lui dit-elle, vous pouvez partir pour Lyon, et emmener Georges.

XV

Ainsi s'était dénoué ce drame et dans un sens bien différent de celui qu'on pouvait prévoir. Par un jeu étrange des événements, les vainqueurs se trouvaient être ceux qui s'étaient posés en vaincus. Marguerite en s'humiliant s'était placée tout d'un coup au-dessus de ceux qui allaient la juger, et Soeurange avait traversé cette tempête, enveloppée comme par une nuée, dans cette chasteté même que l'on voulait noircir, et elle sortait

plus noble encore par sa réserve et sa discrétion, ne sachant rien des soupçons qu'on avait eus sur elle, et vraisemblablement ne devant jamais en savoir quelque chose.

La lettre était, en effet, entre les mains de Marguerite, il était évident qu'elle disparaîtrait au plus tôt. Sans doute, Mrs. Wilkie, qu'emportait son autorité sectaire, pouvait encore accuser sa belle-fille, mais où serait la preuve? Et Soeurange l'eût-elle écoutée qu'elle ne l'aurait pas comprise. Ce n'était pas vraisemblablement Mr. Wilkie qui voulait révéler le secret: et alors?

Ainsi la Providence s'était jouée de toutes les dispositions de chacun et avait conduit les événements d'après son fil supérieur et miséricordieux.

Telles étaient les réflexions qui ne pouvaient manquer de se faire jour avec une intensité diverse dans l'esprit des différents acteurs de la scène.

Marguerite s'était rapidement retirée dans sa chambre. En relisant la lettre fatale, le rouge lui était monté au visage et d'un geste fébrile elle avait déchiré les pages coupables; elle fit du feu et se hâta de brûler des liasses semblables qu'elle tenait enfermées dans un coffret à la serrure secrète.

Sa vie paraissait dater d'une heure à peine; elle n'était pas femme, au reste, à se contenter d'une mesure platonique; une sorte de nouvelle âme était née en elle de son acte courageux et humiliant. Quand elle eut rejeté les cendres au fond de la cheminée, elle descendit et chercha à rejoindre son beau-père. Elle le trouva encore tout ému de ce qui venait de se passer. Mrs. Wilkie en apercevant sa belle-fille évita sa rencontre.

—Mon père, dit-elle à Mr. Wilkie, j'ai un dernier mot à vous dire, avant de clore à tout jamais ce pénible incident.

Et comme le vieillard levait sur elle des regards anxieux:

—Ne craignez pas que ce soit quelque chose de grave, ajouta-t-elle. Vous connaissez ma faute, je n'en renouvellerai pas l'aveu. L'avenir prouvera si je la regrette sincèrement. Mais ma réputation est entre vos mains, vous direz à Soeurange ou vous ne lui direz pas le secret, je m'en remets à vous.

Puis, simplement, la femme autrefois si légère ajouta d'une voix plus éteinte:

—J'ai dû vous faire de la peine, je vous demande pardon.

Elle se baissa pour prendre la main du vieillard.

Mr. Wilkie sentit des larmes et un baiser rapide sur sa main. Il était si ému qu'il ne pouvait rien dire; quand il voulut répondre, Marguerite avait déjà disparu.

Certes, la situation avait été brusquée; mais le plus dur devait être de se retrouver en face les uns des autres avec ce secret dévoilé d'une part, cette humiliation constante de l'autre, et cette ignorance de Soeurange qu'un mot pouvait faire cesser. On peut être héroïque une heure; mais peut-on l'être à l'usure de chaque jour? La position restait donc difficile; elle n'était pas de celles qui se tranchent par le temps. Marguerite le comprit bientôt à ses dépens.

Les jours qui suivirent ce qu'elle appelait la catastrophe furent relativement calmes; le silence y dominait, un silence de gêne réciproque. Cependant Mrs. Wilkie avait été trop blessée du dénouement inattendu pour ne s'en tenir qu'au silence; car elle avait été blessée, son plan avait visiblement échoué, Marguerite s'était sans doute humiliée, mais, nous l'avons dit, elle n'était pas abaissée; Soeurange avait grandi sans s'en douter et Mr. Wilkie qui, sous les pointes ardentes de sa femme, avait eu le verbe haut dans toute cette affaire, en s'y lançant à fond comme un homme sûr de son fait, avait dû replier son ardeur. Mrs. Wilkie se sentait donc amoindrie. Pouvait-elle le supporter? Il fallait qu'elle prît sa revanche. Elle commença par de petits sourires, des oeilades significatives et des demi-paroles à son mari dès que Marguerite paraissait. Parlait-on de l'auto, il y avait des questions comme celle-ci: "Vous n'allez pas à Lyon?" ou encore à Mr. Wilkie: "Mon ami, la place Gensoul est-elle loin de Bellecour?"

Il faut le dire, Mr. Wilkie se montrait plutôt gêné et même choqué de ces allusions rancunières. Marguerite ne s'y trompait pas. Après une réserve dédaigneuse, elle finit par faire paraître un énervement très explicable, et il était à prévoir qu'il y aurait tôt ou tard un éclat: ce n'était pas Mrs. Wilkie qui le redoutait. Et, en effet, un jour où elle jetait encore quelques sous-entendus dans la conversation, parlant à son mari ou demandant des renseignements à la cantonade, Marguerite, impatientée, dit:

—Mais, ma mère, questionnez donc franchement, je suis là pour vous répondre.

—Merci, ma fille, répondit la belle-mère, je suis suffisamment édifiée sur les réponses que vous pourriez me faire.

Marguerite se leva et sortit. On ne la vit pas de toute la journée.

—Je ne sais, dit-elle le soir à Mr. Wilkie, si Mrs. Wilkie continuera longtemps son jeu d'allusions pénibles, mais moi je ne le supporterai pas. Nous sommes plus généreux que cela, nous autres catholiques, ne put s'empêcher d'ajouter la jeune femme; quand notre faute est jetée dans le coeur de Dieu, nous savons qu'elle a été oubliée, et si Dieu ne veut pas toucher les plaies fermées, ce n'est pas nous qui voudrions le faire.

Mr. Wilkie eut un petit gémissement, sa dernière ressource.

—Cela ne pourra durer ainsi, reprit Marguerite, et je vois bien que j'aurai un parti à prendre.

Était-ce une menace? ou l'éclosion subite mais ferme d'une résolution suprême? Marguerite fut triste les jours suivants; parfois des larmes s'échappaient malgré elle de ses yeux gonflés; elle prenait alors Georges sur ses genoux et l'embrassait à travers ses pleurs, ce qui semblait une attitude nouvelle, car elle n'avait jamais passé jusqu'à ce jour pour une mère très tendre. Il était juste, en effet, qu'elle voulût prendre un parti, et peu à peu elle s'arrêta à celui de quitter cette maison et d'aller ailleurs, n'importe où, cacher désormais sa vie et se soustraire à ces perpétuelles morsures.

Mr. Wilkie, que le mot de sa bru avait troublé, affectait vis-à-vis d'elle des procédés de douceur. Un soir qu'il caressait plus affectueusement Georges, Marguerite qui était accoudée nerveuse au-dessus de l'étang:

—Vous faites bien de l'embrasser, dit-elle à brûle-pourpoint et presque durement, parce que nous ne tarderons pas à nous en aller.

Le vieillard eut une telle expression de stupeur que Marguerite en fut émue.

—Aussi, dit-elle, pourquoi me faisait-on une vie impossible ici? Pourquoi cette guerre sourde? Ai-je été heureuse une heure dans cette maison?

—Mais où voulez-vous aller? demanda suppliant Mr. Wilkie.

—Est-ce que je sais, moi?

Et prenant la main de Georges, elle rentra.

Il était évident que son beau-père ne pourrait pas garder pour lui le secret de cette première ouverture: une allusion de Mrs. Wilkie montra à Marguerite, au repas suivant, qu'elle savait tout. L'implacable femme s'était contentée de dire, à propos de je ne sais quoi, qu'elle comprenait que la vertu ici-bas devait être gênée par les appels et les liens de l'habitude et dès lors il était naturel qu'on allât chercher sa liberté ailleurs. La réflexion n'était que trop juste et c'était celle que Mrs. Wilkie avait faite elle-même à son mari en retour de sa confiance.

—Et sans doute, avait-elle répondu, je comprends, c'est tout clair, nous la gênons; l'auto se rouille, mon ami; loin de nous, elle reprendra son peu, sans la poste restante.

Marguerite, comme toutes les âmes sincères, n'avait pas prévu qu'on pourrait lui prêter cette intention secrète.

Mais alors elle était donc captive? Était-ce des tenailles que la volonté de cette femme, et allait-elle être condamnée à se sentir tournée, retournée, martelée sur cet étau, par des coups répétés qu'on ne lui ménagerait plus?

—Qu'elle parte, qu'elle parte, disait entre temps Mrs. Wilkie à son mari; qu'avons-nous gagné à cette vie ensemble, y a-t-il eu une heure d'intimité entre elle et nous?

Et à Mr. Wilkie qui faisait un mouvement:

—Oui, je vous comprends, vous n'avez pas besoin de le dire, je vois qui vous regretterez à son départ, allez, je ne suis pas une taupe; ce n'est pas elle, ce n'est même pas Georges; je comprends, mon ami, tenez-vous tranquille, les choses parlent assez d'elles-mêmes.

Et comme, au milieu de toutes ces phrases hachées, son mari n'avait pas le souffle et le loisir de mettre son mot:

—Vous ne dites rien, reprenait Mrs. Wilkie, c'est que j'ai frappé juste. Heureusement que je ne suis pas jalouse; Dieu merci, je n'ai pas ce vilain défaut; enfin, cela va bien, n'en parlons plus; mais quand elle aura emmené sa Soeurange, vous serez un peu moins torturé par vos vaines imaginations, et nous retrouverons notre paix d'autrefois.

L'exagération évidente de Mrs. Wilkie n'était pourtant pas dénuée de fondement. Soeurange, qui s'efforçait de ne rien voir dans cette atmosphère troublée et parfois orageuse, continuait sa marche effleurante, son vol à travers toutes choses, silencieuse et réservée toujours; elle se confinait de plus en plus avec Georges, travaillant volontiers avec Marguerite; mais elle avait aussi repris auprès de Mr. Wilkie son travail d'approche: il était évident qu'elle voulait cette âme. Et il fallait que sa secrète influence eût bien gagné, car Mrs. Wilkie, à qui rien n'échappait, n'avait que trop bien dit. Ce qui désolait son mari c'était sans doute l'éloignement de Marguerite et de Georges, mais aussi la pensée du départ de cette Soeurange dont la silhouette si blanche et si effacée semblait désormais faire partie du cadre du manoir et de celui de la vie du vieillard.

XVI

Cependant Marguerite, un moment déroutée par la brutale intervention de sa belle-mère, s'était remise en face de son projet; elle croyait ne pouvoir plus vivre "dans cette cache à la Louis XI, disait-elle amèrement; j'aimerais mieux la paille au milieu du désert."

Dans le désarroi de sa pensée, elle voulut s'en ouvrir à Soeurange; mais, pour que celle-ci pût comprendre, il fallait bien lui dire quelque chose du mystère de la lettre. Cela lui coûtait évidemment beaucoup. Elle prit cependant bravement son parti; elle était déjà habituée à faire bon marché d'elle-même.

Un matin, après le déjeuner, elle fit chauffer l'auto et, aux grands éclats de joie de Georges, ils montèrent tous trois, elle, Soeurange et le petit garçon, et l'on se dirigea vers Jassans.

—Nous irons jusqu'à Ars, si vous le voulez bien, dit brièvement Marguerite.

La première partie de la route se fit banalement. Les deux femmes parlaient peu; en revanche, Georges ne tarissait pas.

Lorsque la voiture eut tourné à droite, après la gare de Jassans, et quand on eut commencé la montée du plateau, Soeur-

ange se mit à raconter à Georges quelques traits de la vie du curé d'Ars. Les histoires du diable faisaient tourner les yeux du pauvre enfant.

—Alors, il l'a vu, le diable, dis, Soeurange?

—Sans doute, et le démon n'y allait pas de main morte; vous verrez encore le lit du bon curé tout noirci par le feu que le grappin venait y mettre.

—Mais puisque le curé d'Ars était si sage, demandait Georges, pourquoi donc que le démon venait le battre?

—Tu ne peux pas comprendre, répondait Marguerite.

—Mais si, maman, tu vas voir; Soeurange me dira bien quelque chose.

Soeurange embrassait en riant le petit questionneur et lui disait :

—C'est que le démon était en rage de le voir si sage, et puis aussi c'est que le bon curé convertissait tant de monde, tant de monde, que le diable ne pouvait le supporter.

—Est-ce qu'il en convertit encore? demanda Georges.

—Pourquoi pas? Il est plus puissant que jamais; dans quelques mois il va être béatifié.

—Qu'est-ce que c'est que ça, béatifié?

—Allons, Georges, tu dis des bêtises, reprenait Marguerite.

—Mais, maman, je voudrais bien savoir ce que c'est que ça, béatifié.

—Ah! quel enfant! disait Marguerite; M. Martin avait bien raison, il veut tout savoir: eh bien, c'est qu'il sera au ciel sûrement.

—Oh! alors, reprit Georges avec un petit air de mystère, s'il est au ciel et s'il convertit tant de monde, n'est-ce pas, Soeurange, nous le prions pour mon bon-papa?

—Sans doute, et je compte beaucoup sur lui; et quelque chose me dit, ajouta Soeurange, que quand on fera les fêtes de la béatification, nous viendrons tous avec votre grand-père pour le remercier de cette conversion.

—Nous viendrions en ce cas de bien loin, ma bonne Soeurange, dit tout à coup Marguerite.

Et comme l'institutrice ne paraissait pas comprendre, elle reprit aussitôt :

—Nous allons partir.

Le bruit et les cahots de l'automobile qui entrait dans le village d'Ars à vive allure, en cornant à tout rompre, empêchèrent sans doute Marguerite d'entendre l'exclamation qui échappa à Soeurange. En sautant lestement à terre, avec sa désinvolture des anciens jours, elle ajouta, pour bien souligner son premier mot :

—J'en ai assez, oui, nous partirons sous peu, et je vous emmène.

—Mais où? balbutia Soeurange.

—Nous allons voir cela ensemble; entrons à l'église.

Cette petite église, humble comme la vie du saint curé, avec tous les souvenirs qu'il y a laissés, ces chapelles aux statues polychromées, ces tableaux de confréries, la petite chaire des catéchismes tailladée par le couteau des pèlerins, jusque sous les toiles métalliques dont on l'a recouverte, ce confessionnal, témoin de tant de conversions: tout cet ensemble pauvre, presque rustique, impressionne toujours dès l'entrée, d'autant mieux que, brusquement, toute cette pauvreté se termine par l'apothéose de la rotonde éclatante de marbre et de mosaïque, élevée à la gloire de sainte Philomène; ainsi l'avait rêvée le curé Vianey. Cette double idée avait été heureuse de conserver l'ancienne église comme humble reliquaire, et d'y accoler la nouvelle, image brillante du triomphe après la vie cachée.

Soeurange s'était arrêtée au milieu de la nef, sur la pierre qui couvrait les restes du saint curé. Marguerite monta jusqu'au chœur; Georges papillonnait de tous côtés; il s'arrêta longtemps à gauche, près de l'effigie en cire de sainte Philomène, et vint tirer Soeurange par sa robe.

—C'est-y le vrai corps de sainte Philomène? demanda-t-il.

Soeurange l'écarta de la main et continua sa prière.

Elle était encore à genoux quand Marguerite, la frôlant au passage, lui fit signe de la suivre. On sortit sur la place.

—Il faut donc tout vous dire, fit-elle brusquement: eh bien, voyez, Soeurange, ma situation est intolérable avec ma belle-mère, surtout depuis cette lettre.

—Quelle lettre? demanda l'institutrice qui paraissait ne se souvenir de rien.

—Vous avez oublié la scène, sous les arbres...?

—Eh bien?

—Cette lettre qui vous était adressée?

—Oui.

—Elle était pour moi.

—Sans doute, et je vous l'ai remise.

—Vous ne comprenez pas que ma belle-mère...?

Soeurange regardait Marguerite.

—Enfin, dit la jeune femme un peu impatientée, elle était ouverte, et alors...

—Mais c'est bien vous qui l'aviez ouverte, disait Soeurange, puisque vous l'aviez laissée par mégarde dans le livre sur les protestants, je crois, oui, c'est cela, je m'en souviens; on me l'a remise car on croyait que c'était pour moi: l'adresse portait mon nom, et c'est pourquoi je vous l'ai rendue; mais comment, depuis cette lettre, votre belle-mère aurait-elle changé?

Marguerite regarda à son tour le pauvre religieuse qui persistait à ne rien comprendre: l'innocence, la simplicité sont donc des voiles, et il y a des choses qui ne parviennent pas à troubler la sérénité des coeurs purs. Marguerite eût-elle tout expliqué, que Soeurange aurait eu sans doute la même peine à tout comprendre. Elle se tut. Elles marchèrent donc toutes les deux dans un silence embarrassant. Soeurange le rompit la première.

—Et alors vous voulez quitter vos beaux-parents?

—Je souffre trop.

—Hélas! dit Soeurange, qui ne souffre ici-bas et où trouverez-vous un endroit qui ne soit pas marqué de quelque croix?

Et après une pause, elle ajouta:

—Je vous suivrai, Madame, si vous avez la bonté de me garder: il faut bien que je gagne ma vie, et puis j'aime tant mon petit Georges! Mais comme l'heure du départ est mal choisie!

—Pourquoi? fit Marguerite.

—Mr. Wilkie..., et elle s'arrêta.

—Eh bien, mon beau-père?

Et Soeurange reprit avec un peu d'hésitation:

—Je croyais que j'approchais du terme, oui, vraiment, je voyais déjà dans cette âme l'aurore si douce qui précède le lever de la vérité, et alors j'espérais... Mais qu'est-ce que je vous

dis, voyez comme je suis orgueilleuse, je trouve que je suis nécessaire! comme si ce n'est pas Dieu qui fait tout en semblable matière! Eh bien, partons, il achèvera sans moi, j'aurais pu tout gâter!

Il y avait tant de sincérité dans cette explosion d'humilité que Marguerite s'arrêta net, et serrant le bras de l'institutrice:

—Mais, vrai, demanda-t-elle, vous croyez que mon beau-père...?

—Oui, je croyais; voici plusieurs jours qu'il me pose des objections qui me paraissent indiquer le dernier travail de la conviction dans une âme.

—Et vous vous imaginez que ma belle-mère consentira? Car elle gouverne tout, cette femme: ses valets, sa cuisine, son mari et presque nos consciences.

—Pas tout à fait jusque-là, répondit Soeurange en souriant.

—Elle permettra, vous croyez? Car il faudrait sa permission, Soeurange.

—Madame, si Dieu veut l'âme de Mr. Wilkie, il l'aura en dépit de tout.

—Hum! fit Marguerite, ma belle-mère sera une forte partie, même pour Dieu.

—Mrs. Wilkie n'est pas cependant rebelle à tous bons sentiments: il y a bien quelque bonté en elle!

—Oh! combien cachée!

—Il suffit de toucher une fois cette bonté cachée, et elle sortira.

—Ma belle-mère est invincible.

—Il y a des âmes qui ne sont vaincues que par elles-mêmes.

—Allez, vous vous faites illusion, ma pauvre petite.

—La Providence a des ressorts secrets, Madame, et d'autant plus puissants... Ne puis-je compter sur eux?

Marguerite eut un léger sourire:

—C'est encore et toujours votre nez de Cléopâtre, dit-elle en haussant un peu les épaules; mais, plaisanterie à part, je crois que vous n'arriverez pas.

—Je ne suis pas de votre avis, répondit simplement Soeurange.

La conversation en resta là, on regagna l'auto et l'on rentra à la maison.

Marguerite se heurtait donc à un nouvel obstacle. Les chaînes qui la liaient à cette maison, "à cet enfer," disait-elle, le soir même de cet entretien, toute seule, en frappant du pied dans sa chambre, se resserraient sur elle, quelque effort qu'elle fît pour y échapper.

Partir, aux yeux de sa belle-mère, c'était cacher son jeu coupable; aux yeux de Soeurange, c'était compromettre l'âme de Mr. Wilkie: elle le pensait, du moins, et malgré son cri d'humilité, ce que disait Soeurange pouvait bien être vrai; et alors qu'allait-elle faire?

En vérité, l'épreuve était dure à cette jeune femme, dont la foi demeurait grande malgré tout et qui avait, du reste, déjà sincèrement retourné son cœur. Elle s'était humiliée loyalement, on s'en souvient, et, pour prix de tant d'efforts, de nouvelles difficultés surgissaient, destinées à l'étreindre plus cruellement encore.

—Mais cela n'est pas possible, cela est intenable, est-ce que Dieu — cette Providence! — peut vouloir une violence pareille?

Elle en était là de ses orageuses réflexions quand un coup discret heurta sa porte.

C'était Soeurange. Elle entrait comme un rayon dans la prison où se débattait Marguerite.

—Je suis bien indiscrette, dit-elle de sa voix blanche et voilée, — tout se voilait par instants dans sa personne, — mais je voudrais vous dire encore un mot.

—Et lequel? demanda Marguerite, le front plissé.

—Voilà. J'ai pensé, Madame, que j'étais d'autant plus orgueilleuse en me croyant nécessaire à la conversion de Mr. Wilkie, qu'il s'en faut bien, au contraire, que je sois le meilleur agent de cette conversion: j'en connais un autre.

—Ah!

—Et bien meilleur.

—Qui donc?

—Je crois que c'est vous.

—Moi! fit Marguerite presque bondissante.

—Vous-même. Une âme se conquiert à la façon dont Jésus-Christ les a rachetées: par la souffrance. Ici, moi, je ne souffre pas, on est si bon pour moi; mais vous, Madame, vous souffrez.

frez, et beaucoup, je le vois. Qui sait? ce seront vos souffrances qui vont peut-être donner le dernier coup à cette âme.

Et comme Marguerite, abasourdie, regardait sans parole cette étrange créature lui faisant, avec une simplicité non moins étrange, cette singulière confiance :

—Voyez le jeu de la Providence, — n'en souriez pas, continua-t-elle aimablement, — elle a tout disposé pour qu'au moment précis et nécessaire, vous apportiez votre goutte de souffrance, vos larmes, qui vont faire éclore cette âme; car il faut deux choses pour cette éclosion : la lumière...

—Ah! c'est vous la lumière, ma bonne Soeurange, s'écria Marguerite.

—Soit, mais il fallait l'eau amère de la souffrance, c'est vous qui allez la donner. Sans elle, la graine serait restée desséchée, voilà tout ce qu'aurait fait ma lumière. Grâce à vous...

—Oh! fit Marguerite, émue malgré elle et troublée.

—Alors, grâce à nous deux, si vous l'aimez mieux; mais il fallait les deux pour arriver au but.

Il y eut un silence; puis, très simplement et avec cette autorité des êtres supérieurs, Soeurange demanda :

—Est-ce que vous voulez encore partir?

—Ah! qu'est-ce que vous me demandez? fit Marguerite.

Et d'une voix presque suppliante :

—Mais alors, ajouta-t-elle, vous m'aidez...

Et elle se laissa aller dans les bras de Soeurange, qui murmurait :

—Est-ce que Dieu n'est pas toujours là?

XVII

Le sacrifice demandé était dur : tout y était humiliant pour Marguerite.

Rester dans cet étau, elle avait bien dit, y rester avec le sourire sur les lèvres, ou tout au moins sans paroles amères, car Soeurange avait été jusqu'à désigner ces douloureux détails : cette fausse sortie sentirait la comédie. Mrs. Wilkie ne man-

querai pas de le faire remarquer; elle n'y manqua pas, en effet.

—Elle a trop bon râtelier ici, disait-elle impertinemment à son mari; tous ses projets de départ consisteront à faire claquer une porte et à rentrer par une autre.

Cependant la jeune femme se mit courageusement à l'oeuvre. En dehors des repas, elle se renfermait dans sa chambre ou allait assister à toutes les leçons de Georges à cause de Soeurange, car elle avait besoin de ne pas se sentir seule. Le petit garçon, avec son oeil ouvert et sa pointe éveillée d'observation, avait remarqué ce changement. Il disait confidemment à Soeurange:

—On dirait que j'ai une nouvelle maman. C'est bien mieux qu'autrefois: maintenant elle m'embrasse plus et me gronde moins.

Le changement n'échappait pas non plus à l'institutrice; elle en savait la cause, mais, tout occupée de l'âme de Mr. Wilkie, elle ne se doutait pas de l'influence profonde qu'elle avait eue sur celle de Marguerite.

Ainsi, sa meilleure conquête lui était inconnue.

Mr. Wilkie, qui redevenait facilement bon et confiant, car c'était sa pente naturelle, n'avait pas tardé à remarquer, lui aussi, la nouvelle attitude de sa belle-fille, et heureux de ne plus entendre parler d'un projet qui l'avait bouleversé, il se rapprochait ouvertement de Soeurange.

Les conversations, qui n'avaient d'abord eu lieu qu'à la dérobee, se faisaient maintenant en plein jour et se poursuivaient longuement.

C'était surtout pendant l'heure de promenade quotidienne de Georges que le bon vieillard aimait à s'entretenir avec l'institutrice. Marguerite les accompagnait quelquefois, d'ordinaire silencieuse, c'est tout ce qu'elle avait pu obtenir d'elle-même; mais elle souffrait sans se plaindre, travaillant ainsi en une dure proportion au rachat de cette âme. Lorsqu'elle voyait que la conversation allait tourner sur la question religieuse, elle trouvait toujours un prétexte pour s'éloigner avec Georges; cette discrétion touchait le coeur de son beau-père, qui ne se doutait pas pourtant tous les sacrifices secrets que cette femme accumulait sur son coeur à lui pour le faire fléchir

enfin du côté de Dieu. Dès qu'il se trouvait seul avec Soeur-ange, il parlait aussitôt de son cher sujet.

Le désir de la vérité l'avait saisi plus âprement que jamais. Oubliant qu'il parlait à une pauvre petite religieuse bien plus pleine de foi aveugle que de science raisonnée, il questionnait, il objectait, il la poussait sur le dogme, et, chose étonnante, se trouvait satisfait des réponses qui lui étaient faites.

Elles n'étaient pas toujours très théologiques, mais Soeur-ange, avec son grand bon sens et sa sincérité, rencontrait le mot juste. D'ordinaire, elle répondait par une image, un fait, une comparaison; et tout cela était plein de lumière. Dieu n'est-il pas le maître de toute science, et que lui en coûte-t-il pour poser sur des lèvres qui s'ignorent, et peut-être parce qu'elles s'ignorent, le mot qui touche et qui pénètre?

—Votre Eglise, votre Eglise, lui disait un jour Mr. Wilkie, pourquoi donc en faire une maison si jalousement fermée à tout autre qu'à vous? Si c'est la maison de Dieu, elle doit être vaste comme lui; vous l'étrécissez.

—Nous n'étrécissons pas la maison, répliquait Soeur-ange; nous disons seulement qu'il n'y a à pouvoir y entrer que ceux qui passent par la porte.

—Et cette porte?

—Elle ne s'ouvre qu'à ceux qui remplissent des conditions précises et certaines.

—Voilà bien des limites!... Pourquoi tout le monde ne peut-il pas y entrer?

—Si tout le monde veut se racheter du péché, tout le monde peut entrer.

—Croyez-vous donc que nous ne sommes pas des rachetés, nous aussi?

—Prenez-vous, pour vous racheter, les moyens que Jésus-Christ a indiqués?

—Nous prétendons bien en prendre.

—Sont-ce les mêmes que nous?

—Peut-être pas... mais qu'importe? si nous en prenons.

—C'est ce qui ne peut être, insistait l'ardente théologienne; dans une chose aussi capitale, Jésus-Christ n'a pas pu nous laisser à notre choix. Lui qui nous a donné tout son sang a dû

nous indiquer nécessairement comment nous nous l'appliquions, et où nous le trouverions. Pour nous, c'est dans l'Eglise.

—Pour nous, c'est dans la foi et l'Ecriture.

—La foi, mais elle ne peut être que la même pour tous; il n'y a pas deux paroles de Dieu. Or, votre foi à vous varie avec toutes vos sectes, il y en a autant que de jours dans l'année. L'Ecriture, mais vous l'interprétez à votre fantaisie. Un protestant admet une chose, un luthérien une autre: calvinistes, zwingliens, presbytériens, quakers, autant d'interprétations différentes. Vous dites, vous, Monsieur Wilkie, qu'il n'y a qu'un sacrement qui compte, le baptême; un autre accepte l'eucharistie, et on m'affirme qu'actuellement, en Angleterre, il y en a qui vont jusqu'à la confession: est-ce que Dieu peut patronner une telle confusion? Est-ce qu'il va laisser sa parole varier selon toutes les bouches? Donc, il a dû établir une société qui garde sa parole, la vraie: c'est notre Eglise.

—Mais je l'admets, votre Eglise; seulement je la veux plus large: elle flotte invisible au-dessus de tout; je suis de votre Eglise, car je suis de son âme; l'âme qui n'est limitée par rien d'étroit, de mesquin, de matériel, comme cela est plus beau, Soeurange!

—Eh! Monsieur, où voyez-vous qu'une âme ici-bas puisse vivre sans corps? C'est le corps qui la rend visible. Or, le corps, c'est l'Eglise catholique; faites donc rentrer l'âme dans le corps, Monsieur Wilkie.

Ainsi se poursuivaient des dialogues vifs et ardents; à défaut de la précision de la doctrine, il y avait un tel feu qui courait sous cette argumentation que Mr. Wilkie se sentait ébranlé.

Soeurange avait par moments des comparaisons si nouvelles, non sans une fine pointe de malice! Ainsi, un jour où Mr. Wilkie discutait encore cette obligation de faire partie de l'Eglise catholique pour être de vrais serviteurs de Dieu:

—Voyons, Monsieur, lui répondit Soeurange moitié sérieuse, moitié rieuse, à quoi reconnaît-on que vos gens sont de votre maison? A leur livrée, n'est-ce pas. Mrs. Wilkie en a assez le souci, elle qui met son chiffre et son blason sur tous leurs boutons; mais enfin, à ce signe, on sait que ce sont vos valets et pas ceux d'un autre. Ainsi devons-nous avoir des signes que

nous sommes au service de Dieu ; autrement quelle angoisse serait la nôtre !

—Hélas ! soupira Mr. Wilkie.

—Et des signes certains, uniques, qui nous distinguent des autres, comme leurs livrées distinguent vos valets.

—Et ces signes ? interrogea Mr. Wilkie.

—Pour nous, c'est la soumission au pape et la pratique des sacrements institués par Jésus-Christ, conservés par l'Eglise.

—Oui, cela serait vrai, si ces sacrements étaient tous de Jésus-Christ. Mais qui me dit que ce n'est pas, par exemple, un de vos papes qui en a inventé quelques-uns ?

—Oh ! Monsieur, comment pouvez-vous le penser ? Est-ce qu'avant Luther il n'y en avait pas sept comme aujourd'hui ? Mais on mourait déjà il y a près de deux mille ans pour les défendre. Nous n'avons rien ajouté, nous avons conservé ; c'est vous qui avez retranché, et vous n'avez pas remplacé.

—Vraiment, disait Mr. Wilkie qui prenait finalement le parti de rire, je regrette que vous soyez une pauvre femme, vous auriez fait un joueur de première force, ma bonne Soeurange.

—Oh ! moi, je ne sais pas dire les choses, mais si vous le désirez, je vous prêterai un ouvrage où vous trouverez réponse à tous vos doutes.

Des doutes, Mr. Wilkie en avait-il encore beaucoup ? Il accepta pourtant l'offre du volume : c'était l'*Histoire des variations des Eglises protestantes*, par Bossuet.

Sa femme le surprit un jour en train de feuilleter l'ouvrage. Elle se pencha sur son épaule, regarda le titre, lut quelques pages :

—Et après ? dit-elle avec une sourde colère qui, cependant, ne voulait pas percer.

—Je m'instruis, répondit calmement le vieillard.

—Il se fait temps à votre âge.

—On n'est jamais trop vieux pour chercher la paix, répondit en soupirant Mr. Wilkie.

—Vous ne l'avez donc pas ?

—Non.

Ce mot si net tomba comme un poids lourd sur le coeur de cette femme ; elle regarda son mari, dont la figure calme et ré-

signée exprimait une telle angoisse qu'elle se sentit émue malgré elle.

—Pourquoi ne l'avez-vous pas? demanda-t-elle.

—Parce que je ne crois pas être dans la vérité.

—Eh quoi! dit-elle tout à coup avec une explosion où il y avait plus d'effroi que de colère, nous nous serions trompés?

Et comme son mari ne répondait rien :

—Trompés, trompés, répétait-elle très agitée... Trompée, ma mère! trompé, mon père! trompés, tous nos aïeux! Mais cela est impossible.

C'était le cri de l'orgueil aux abois, celui du doute prit un instant le dessus :

—Oh! John, ajouta-t-elle, quelle douleur alors pour nos dernières années!

Mr. Wilkie leva les yeux sur sa femme; c'était la première fois qu'il surprenait en elle cette note émue pour une chose digne, assurément, de produire une émotion. Il y avait donc une fissure dans cette âme par où pourrait peut-être un jour entrer la pointe de la vérité. Cet accent sortait d'une profondeur que n'allaient pas remuer d'ordinaire les éclats de sa colère à propos d'un vase brisé ou d'une porte fermée trop fort.

—Mais, dit-il en regardant sa femme, si nous pouvons tout réparer?

Et dans cette phrase au ton équivoque, il y avait à la fois affirmation et prière.

Mrs. Wilkie se ressaisit subitement elle-même. La femme qui ne cédait pas reparut sur celle qui avait semblé un instant fléchir, et elle reparut avec toute l'intensité de la revanche sur elle-même.

—Réparer quoi? dit-elle durement.

Et comme son mari levait la main et allait lui répondre :

—Assez, dit-elle brièvement. Ecoutez, John, ne me reparlez plus de cette question. Moi je ne changerai rien à ma vie, j'estime que je n'ai pas plus de piété ni plus d'esprit que mes aïeux. Ils ont vécu, ils sont morts dans la foi que je professe: je ne me séparerai pas d'eux. Pensez-vous que je vais modifier toute ma vie comme un commerçant change son bilan ou son budget pour une affaire plus lucrative? Allons donc, on a du sang ou on

n'en a pas. Vous, faites ce que vous voudrez ; je ne puis entrer dans votre âme, j'ai assez le respect des autres, certes, pour ne violenter personne ; mais vous vous trompez, mon ami, et vous regretterez votre erreur, et quand vous serez débarrassé d'une influence néfaste, vous reviendrez à moi. Mon Dieu, je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même, on ne me donne pas le change, croyez-le bien. Au reste, ajouta la femme chez qui la fierté avait repris le haut ton et qui semblait décliner toute lutte sur un terrain où elle prévoyait une défaite, en voilà déjà trop sur ce sujet. Pour moi, je crois le ciel assez grand et Dieu assez bon pour nous recevoir tous. Voilà.

Et elle sortit.

Quelques jours après cette orageuse et décisive explication, Mr. Wilkie proposait lui-même à Soeurange une promenade sur les bords de la rivière. C'était aux heures tièdes de la journée : on se dirigea du côté de l'église de Saint-Barnard. Il n'avait pas refait le chemin depuis la première conversation déjà lointaine qui avait commencé la crise suprême de son âme.

Dans ces derniers jours de l'automne, la Saône avait déjà légèrement grossi et les eaux entraînaient par les rigoles des prairies traçant entre chaque nappe verte des raies d'argent qui semblaient des rayons.

Le soleil s'engourdissait à travers les nuées flottantes qui paraissaient un voile de deuil enveloppant toute la nature et, de loin en loin, les fumées des herbes que l'on brûlait dans les champs s'étiraient longuement en écharpes blanches, à travers les horizons incertains.

Toute cette mélancolie répandue dans l'air avait peu à peu déteint sur les deux promeneurs : ils gardaient le silence.

On arriva ainsi sans presque rien se dire jusqu'à la chapelle. La porte en était ouverte comme il y avait trois mois.

—Je vais vous rejoindre, dit Soeurange à Mr. Wilkie, me donnez-vous quelques minutes ?

—Mais je vous suivrai, répondit le vieillard.

Ils entrèrent ; l'église était à peu près noyée dans les ombres ; seule la lampe brûlait au sanctuaire et un cierge posé gauchement dans un chandelier achevait de s'éteindre en éclairant la statue de la Vierge. Soeurange se mit à genoux. Sa prière fut

courte; quand elle leva la tête, elle aperçut Mr. Wilkie, debout derrière une colonne, qui appuyait son front contre la pierre; lui aussi, il paraissait prier.

Ils sortirent.

Alors, Mr. Wilkie dit simplement :

—Je veux voir, un de ces jours, l'un de vos prêtres, Soeurange.

Et comme celle-ci le regardait, étonnée et ravie :

—Oui, ajouta-t-il, je vois bien que la vérité n'est que là où vous êtes, et je veux l'avoir avant de mourir.

Soeurange était si troublée qu'elle ne sut que répondre. En passant au bas du cimetière, il l'arrêta.

—Quand je serai là-haut, ma chère enfant, lui dit-il, prierez-vous pour moi?

—Oui, répondit Soeurange, mais pas encore: auparavant, n'est-ce pas, vous irez là-bas?

Et elle lui montra la silhouette lointaine et blanchissante du clocher de Saint-Barnard.

Mr. Wilkie inclina la tête, et murmura :

—Que Dieu est bon!

Marguerite eut un rayon de joie à cette nouvelle. C'était un poids de moins qui pesait sur son âme, c'était aussi la rançon de ses secrètes douleurs.

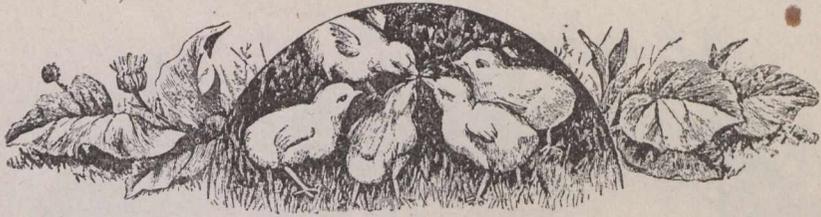
Les deux femmes convirent d'aller le lendemain à Lyon chercher celui qui devait venir achever de cueillir le fruit de la grâce.

A la tombée de la nuit, Marguerite, tout émue encore, accompagna Soeurange jusqu'à sa chambrette du Lion d'Or.

En regardant à l'entour ce misérable taudis qui avait caché tant de sérénité, et d'où était sortie une si heureuse lumière, et en songeant à ces mille fils secrets qu'avait au-dessus de leur vie, et depuis un an, noués et dénoués tour à tour une main invisible et supérieure, la jeune femme ne put s'empêcher de dire :

—Maintenant, Soeurange, je crois à la Providence.

Félix Heaura.



Cœur de Mère

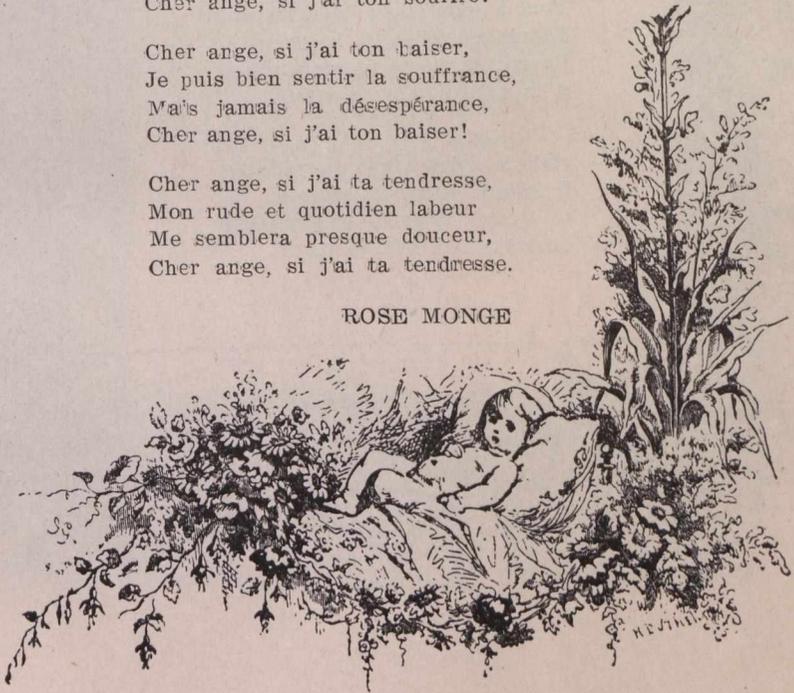
Cher ange, si j'ai ton regard,
Dans ma pauvre âme triste et sombre
Je verrai se dissiper l'ombre,
Cher ange, si j'ai ton regard!

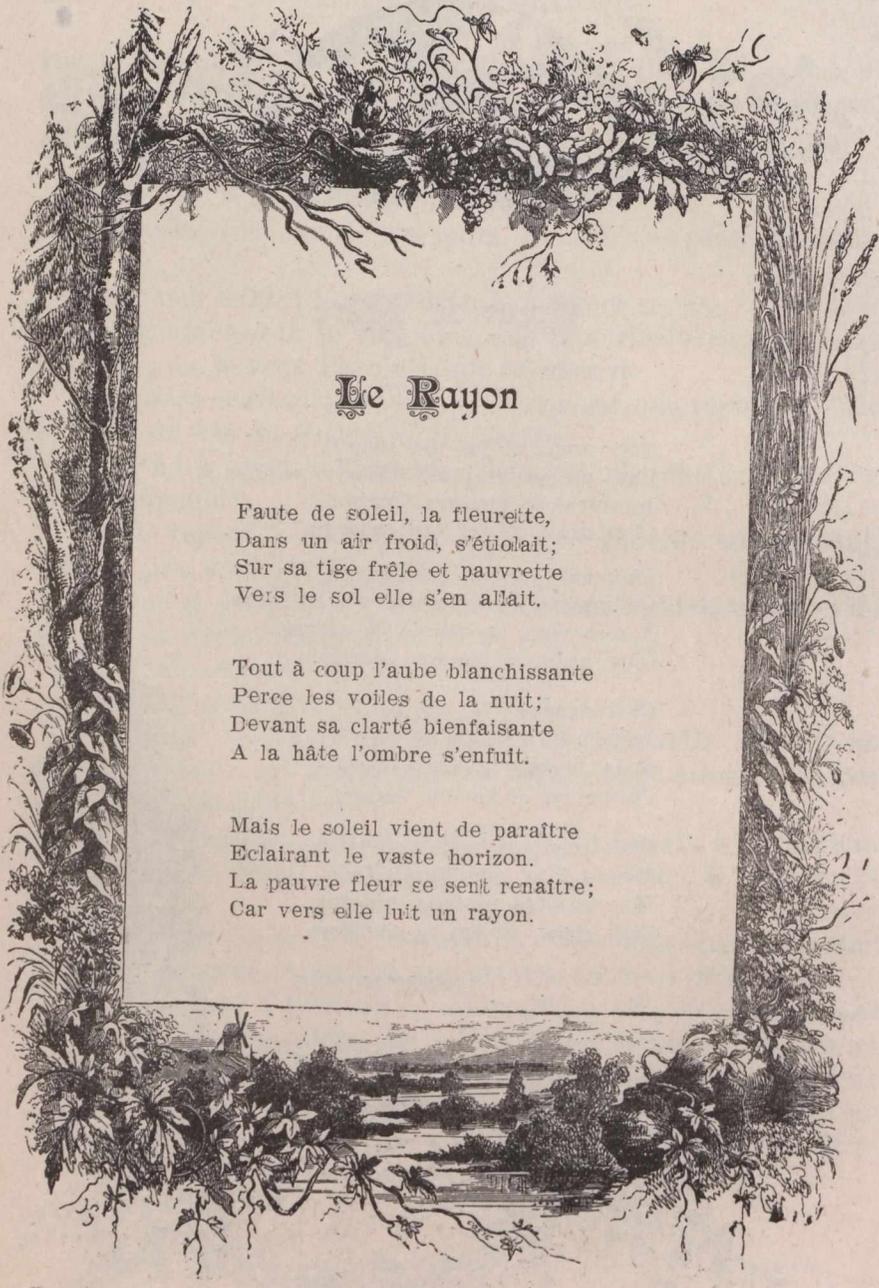
Cher ange, si j'ai ton sourire,
Qu'importe à mon cœur ses douleurs,
A mes yeux sa source de pleurs,
Cher ange, si j'ai ton sourire!

Cher ange, si j'ai ton baiser,
Je puis bien sentir la souffrance,
Mais jamais la désespérance,
Cher ange, si j'ai ton baiser!

Cher ange, si j'ai ta tendresse,
Mon rude et quotidien labeur
Me semblera presque douceur,
Cher ange, si j'ai ta tendresse.

ROSE MONGE





Le Rayon

Faute de soleil, la fleurette,
Dans un air froid, s'étiolait;
Sur sa tige frêle et pauvrete
Vers le sol elle s'en allait.

Tout à coup l'aube blanchissante
Perce les voiles de la nuit;
Devant sa clarté bienfaisante
A la hâte l'ombre s'enfuit.

Mais le soleil vient de paraître
Eclairant le vaste horizon.
La pauvre fleur se sent renaître;
Car vers elle luit un rayon.



Sur l'humble fleurette tremblante
 Il se pose timidement;
 Il l'aperçoit pâle et mourante;
 Puis il l'a baise chastement.

Sous cette tiède caresse
 Reviennent et vie et couleur;
 La tige soudain se redresse,
 Sauvée était la pauvre fleur!

Ainsi dans mon âme isolée,
 Loin de mon ciel, je languissais:
 La mort sur moi, pauvre exilée,
 Commençait à graver ses traits!

Quand, doux rayon, votre sourire
 Ami, m'est allé jusqu'au coeur,
 Et, plus suave qu'un zéphyre,
 M'a rendu ma jeune vigueur!

Rose Monge

Quelques Traits de la Mentalité Japonaise



A mission catholique au Japon a eu l'heureuse idée de publier en français, sous le titre de *Mélanges*, plusieurs volumes d'extraits des Revues et Journaux Japonais parus dans le cours de la guerre fameuse à laquelle le traité de Portsmouth a mis une conclusion assez inattendue. Cette publication est extrêmement intéressante, et semble bien mettre au point l'état d'âme des Nippons. Elle nous révèle que les avantages appréciés par eux ce n'est pas précisément d'avoir relégué dans les neiges de la Sibérie l'Ours Moscovite, ce n'est pas d'avoir établi leur suprématie sur la péninsule Coréenne et sur la moitié de l'île Sakhalin; ce n'est pas d'avoir ouvert la Mandchourie au commerce étranger; ce n'est pas d'avoir coulé une ou deux escadres russes... Sans doute ces résultats ne sont pas dédaignés, et nous savons par le mécontentement, qui s'est bruyamment manifesté à Tokio à la suite du traité de paix, que les Japonais les auraient voulu autrement éclatants; mais moins à cause de leur importance matérielle qu'à cause de leur importance morale. Le peuple Japonais est un peuple fier; il a de lui-même et de son rôle une estime, qui touche à l'extravagance. Qu'on en juge par l'extrait suivant d'un article paru dans les numéros 13 et 14 du *Tidai Shicho* (*Mélanges*, p. 135) et signé de M. *Iamada Chio*: "Tout comme le soleil est le centre du ciel, ainsi le Japon est le centre de la terre habitée. Chaque organisme a son centre, donc la

Terre a le sien. Ce centre ne peut être que le Japon. Il est vrai, le premier méridien terrestre passe par Londres, et l'Empire britannique peut se vanter que le soleil ne se couche pas sur ses domaines. Seulement pour ce qui regarde la situation maritime — et c'est ce qui importe dans l'espèce — le Japon lui est supérieur. L'Angleterre n'est baignée que par un Océan, qui ne tient plus le premier rang parmi les mers. L'Océan Atlantique n'unit la Grande Bretagne qu'aux autres pays de l'Europe. A l'Inde britannique manque une situation centrale. La jeune Amérique avec son merveilleux développement a sans doute un brillant avenir, et beaucoup paraissent lui attribuer la future direction des peuples. Mais justement sa grandeur et son extension empêchent la centralisation de sa Puissance, et la rendent impropre à être un centre. La Chine est trop massive et ne touche à l'Océan que par un côté. Son amplitude est un obstacle à la diffusion des idées et son conservatisme l'empêchera toujours de rien diriger hors de chez elle. Au contraire par sa position géographique, par son climat favorable, par le génie de son peuple, le Japon semble créé exprès pour ce rôle de directeur. Placé sur la frontière de l'Est et de l'Ouest, il domine le premier océan du globe qui roule ses vagues à la fois sur les rives du Vieux et Nouveau Monde. Situé à l'extrême limite de cette Asie, qui a donné au monde ses trois plus grands sages : Shaka, Confucius et Jésus, il tend aussi la main, par dessus les mers, à l'Amérique, le pays le plus Occidental de l'Ouest. Se déployant en une longue chaîne d'îles du Nord au Sud, il jouit de toutes les variétés de climat, il dispose de toutes les sources de culture, et par la beauté de son paysage il mérite le nom de *Jardin du Monde*. Quant au génie de son peuple, il suffit de rappeler que dans le passé il s'est assimilé la sagesse de l'Inde et de la Chine, dans le présent les progrès de l'Occident. Ainsi le Japon est destiné, sous tous les rapports, à devenir le trait d'union des différents pays et des différents peuples. Que les autres pays soient plus étendus et plus massifs, cela n'importe pas à la question. Le soleil lui aussi, en définitive, n'est qu'un point dans l'univers, parmi les innombrables globes stellaires, et cependant il est le centre de tout."

Le pasteur japonais Ebina renchérit encore et s'élève à une

formelle idolatrie de son pays et de son peuple. D'après lui l'âme japonaise n'est rien autre qu'une nouvelle Incarnation du Logos (Verbe). Jusqu'ici le Verbe ne s'était incarné que dans des individus isolés, tels que Confucius, Sakya et Jésus; il manquait l'Incarnation du Logos dans un peuple. Ce rêve doit se réaliser au Japon. "Déjà le Japon a reçu, triomphant des vices de l'Humanité, le baptême du sang, il est appelé maintenant à recevoir le baptême de l'esprit, et à devenir la vivante Incarnation du Logos, le royaume de Dieu."

Malheureusement ce culte idolatrique pour la race japonaise n'était pas partagé jusqu'ici par les peuples étrangers. En vain les Nippons s'étaient révélés au monde par la guerre contre la Chine; en vain, en 1900, leurs troupes avaient marché, de compagnie, avec les armées européennes sur Pékin; en vain elles avaient fait preuve d'une bravoure et d'un mépris de la mort, qui avaient jeté dans la stupeur les timides Occidentaux, ceux-ci avaient continué à ne voir en eux que les représentants d'une race inférieure: les Anglais et les Américains, qui les avaient traités fort amicalement, ne les avaient pourtant considérés que comme d'habiles imitateurs des inventions de l'Occident, que comme les singes de l'Europe; ils avaient montré de l'estime sans doute pour leurs qualités guerrières et leur commerce agréable dans les relations de société; mais eux non plus n'auraient jamais osé hausser les sujets du Mikado au niveau de ceux d'Edouard VII, ou des citoyens de la libre Amérique. Les Japonais du reste n'étaient que des païens; et les chrétiens ont-ils cessé de regarder les païens comme des peuples barbares, guidés par une morale déprimante, incapables de s'élever au degré de civilisation où le christianisme a fait parvenir les nations chez lesquelles il a pénétré.

Or cette idée que les Occidentaux persistaient à garder des Japonais étaient pour ceux-ci une humiliation profonde. Enfin la guerre contre la Russie allait la faire disparaître! Enfin l'Europe allait apprendre, avec une clarté fulgurante, que la race jaune n'est en rien inférieure à la race blanche, qu'un peuple peut être païen en religion et cependant posséder une mo-

rale réelle; que le Bouddhisme et le Shintoïsme valent le christianisme (1), qu'un Samouraï respecte, aussi bien qu'un disciple du Christ, les lois du droit international; que, s'il fait bon marché de sa propre vie sur le champ de bataille, il respecte celle des enfants, des femmes, des vieillards et de toutes les personnes désarmées, même en pays conquis; qu'il traite les prisonniers avec tous les égards dûs au courage malheureux! Après ce spectacle les préjugés des blancs à l'égard des jaunes ne pourraient plus longtemps rester debout, et l'Europe devait nécessairement admettre le Japon au rang des grandes Puissances civilisatrices! La civilisation! mais qui donc la représentait dans ce grand duel entre une Puissance chrétienne et une Puissance païenne? Était-ce la Russie, par hasard, avec son autocratie, reste des vieux despotismes Asiatiques; avec l'arbitraire intolérable de sa bureaucratie; avec la cruauté de ses Cosaques; avec les mille superstitions de son culte; avec l'ignorance crasse de son clergé... Mais demandez donc à la Finlande, à la Pologne, voire aux Provinces Caucasiennes si la domination Russe est synonyme de civilisation. Au contraire le Japon luttait évidemment pour tous les grands intérêts de la civilisation, sans compter ceux de la justice; il mettait un terme à l'extension de la tyrannie Moscovite; il empêchait le partage de la Chine; il écartait la crainte d'un bouleversement

(1)—Boudha, (Cakya-Mouni de son nom de famille) dont on ne peut préciser la date de naissance, fut un réformateur Hindou, qui s'éleva plus ou moins ouvertement contre les sacrifices et autres pratiques des Brahmanes, la caste religieuse de ce pays. Sa doctrine ayant été combattue par les Brahmanes fit surtout des adeptes dans le Nord de l'Inde, en Indo-Chine, dans le Japon et autres pays d'Extrême-Orient. Le Shintoïsme, variété du Bouddhisme, est la religion la plus répandue au Japon, celle qu'on pourrait appeler la religion nationale de ce pays. "Le Shinto consiste dans la croyance que le monde des vivants est gouverné par le monde des morts. Toutes les impulsions, tous les actes de l'homme sont l'oeuvre d'un Dieu, et les morts deviennent des dieux ou Kami.... Dans la pensée japonaise les morts ne sont pas moins réels que les vivants. Ils prennent part à la vie quotidienne du peuple, partageant ses joies et ses chagrins les plus humbles. Ils assistent aux repas de famille, veillent au bien-être de la maisonnée et se réjouissent de la prospérité de leurs descendants. Combien la mort, dans ces conditions, perd de son horreur et comme on s'explique la sérénité avec laquelle les Japonais se plaisent à l'affronter." (Ludovic de Coutenson. L'âme Japonaise. Correspondant, 10 avril, 1905).

des relations entre peuples dans cet Extrême Orient, qu'il ouvrirait d'ailleurs à toutes les initiatives fécondes, et où il invitait les Occidentaux à venir faire fructifier leurs capitaux! En vérité le monde allait voir se renouveler les merveilles de Marathon, de Salamine et de Platée; de nouveau il allait être témoin de l'écrasement de la force brutale par l'habileté de l'esprit; des innombrables phalanges de la barbarie par les troupes bien dressées d'un peuple civilisé.

La civilisation! mais c'est au Japon qu'elle est destinée à atteindre son apogée. Jusqu'ici la civilisation de l'Occident et celle de l'Orient se sont développées séparément. L'une a engendré la démocratie sociale, l'autre le despotisme absolu. La mission et le devoir du Japon c'est de prendre ce que chacune a de bon et de former ainsi une civilisation supérieure. Il n'est pas au-dessous de ce grand rôle. La guerre Russo-Japonaise montre comment il a su s'approprier la civilisation Occidentale. D'autre part de la civilisation orientale il garde l'unité de la nation, la fidélité au Souverain, l'amour de la Patrie. Seul dans le monde le Japon se trouve à représenter les deux civilisations.

“ Déjà, dit le baron Watanabe Kunitako (dans le *Taiyo* de janvier 1905), déjà de la Chine, de la Corée, du Siam et des Indes accourent chez nous de nombreux étudiants. En Europe et en Amérique augmente de jour en jour le nombre de ceux qui se font une spécialité de l'étude de la civilisation Japonaise. . . Sur les pas de nos soldats qui ont rougi de leur sang les vagues de la mer d'Orient et le sol de la Mandchourie marcheront nos hommes de science et nos philosophes, et ils ne tarderont pas à créer toutes les conditions pour que le Japon soit le pays natal de la nouvelle civilisation de l'avenir.”

A noter qu'une des conditions, et même la principale, qui, aux yeux des savants Japonais, fait de leur pays un berceau si favorable à l'éclosion de la future civilisation, c'est qu'il se trouve déjà affranchi de tout culte superstitieux, et que l'indifférence religieuse y a déjà fait des progrès énormes. Les autres peuples asiatiques, dit un écrivain Nippon, sont asservis et gâtés par l'obscurantisme, le peuple Japonais est le seul peuple éclairé de l'Asie; seul il compte une masse de libres penseurs; il a sé-

paré l'instruction de la religion et sur ce point il a même dépassé toute autre nation du monde, sauf la France et la Suisse. Les partisans du Bloc français ont dû être flattés de ce témoignage qui leur est venu de l'Extrême-Orient!...

Il ne faudrait pourtant pas nous en laisser imposer. Ce langage si moderne n'est le fait que d'une classe assez restreinte, le fait surtout des hommes qui ont étudié dans les Universités d'Allemagne et qui sont revenus chez eux parfaitement rationalistes, sinon pires. Mais la masse du peuple n'en demeure pas moins plongée dans les pratiques de l'idolatrie. Les pagodes n'ont pas été rasées du sol japonais; et les sectes Bouddhistes y pullulent. A l'occasion de la guerre contre la Russie une explosion de fanatisme était même grandement à craindre. Il était tout naturel que quelque bronze fervent profitât de la conjoncture pour ranimer la dévotion à ses idoles par un appel aux armes contre les chrétiens, et en particulier contre les adhérents à l'église russe. Le danger était si peu chimérique que le ministre de l'Intérieur, Comte Katsura, crut devoir le prévenir. Le 15 février 1904, il envoyait une circulaire à tous les chefs des sectes bouddhistes et shintoïstes, leur prescrivant de rappeler à leurs adhérents qu'après la rupture des relations diplomatiques ils ne devaient laisser entrer dans leur âme aucun sentiment de haine contre la nation adverse. Il était bien entendu que la déclaration de guerre laissait intacte la liberté religieuse. Tous ceux qui avaient quelque influence dans la société étaient instamment invités à réprimer la moindre manifestation hostile contre les adhérents des cultes étrangers...

La circulaire ministérielle fut accueillie par la presse et les sectes religieuses de façons fort diverses. Elle n'empêcha pas qu'en la publiant les bronzes n'exaltassent le fanatisme de leurs partisans, sinon pour massacrer les chrétiens indigènes, au moins pour les inviter à prendre part avec plus de vaillance à la guerre qu'ils n'étaient pas loin de représenter comme une guerre sainte. En dépit des tirades philosophiques de la classe éclairée et du gouvernement japonais il est certain que les bonzes et le fanatisme ont prêté un secours important au patriotisme des armées du Mikado...

Par le fait de cette surexcitation du sentiment religieux la

position de l'Eglise russe à Tokio devenait difficile. Cette église compte au Japon 27,000 partisans (contre 75,000 que compte l'Eglise catholique). Sa cathédrale est le plus bel édifice de la capitale. L'évêque Nicolaï, fondateur de l'église russe au Japon, réunit son conseil immédiatement après la déclaration de guerre; il y fut décidé qu'il resterait à son poste, à quoi le prélat était résolu d'avance. A ses fidèles indigènes il publia un manifeste, qui est tout à son honneur. " Une fois les hostilités ouvertes, dit-il, c'est votre devoir de prier pour la victoire du Japon, et, à la nouvelle des victoires japonaises, d'offrir à Dieu vos actions de grâce. C'est un devoir, qui vous incombe, tout comme il incombe aux autres fidèles de l'Eglise grecque de prier pour leurs patries respectives. Le Christ versa des larmes sur Jérusalem, montrant que lui aussi aimait sa patrie. Or nous devons marcher dans les traces des pas du maître. Aujourd'hui, comme à l'ordinaire, j'ai célébré l'office divin dans la cathédrale. A l'avenir je ne prendrai plus part aux exercices, qui auront lieu dans notre église, non, parce que je crains d'y paraître, mais parce que, en ma qualité de sujet russe, il m'est impossible de prier pour une victoire du Japon contre ma propre patrie; moi aussi j'ai des obligations à l'égard de ma patrie, comme vous en avez à l'égard de la vôtre..." En outre, pour bien prouver que les attaques des bonzes contre les Orthodoxes indigènes, étaient sans fondement, les professeurs et élèves de l'école de théologie orthodoxe de Surugadaï (à Tokio) se cotisèrent pour fournir l'argent nécessaire à l'impression de 50,000 exemplaires d'un guide de conversation russo-japonaise, à l'usage de l'armée, et les envoyèrent en cadeau au ministre de la guerre.

Quoiqu'il en soit, le gouvernement était si convaincu que le sentiment religieux n'était pas indifférent à l'enthousiasme militaire, qu'il résolut de faire endosser par la religion ses vues politiques. A cet effet, le 16 mai 1904, se réunit sous sa secrète influence, dans le temple Bouddhiste Shiba à Shukon-Shido, un grand congrès de religion. Le marquis Kuge présidait effectivement; un bonze de 84 ans avait la présidence d'honneur. Des hommes aux idées et aux apparences les plus diverses, des moines bouddhistes dans leurs robes bigarrées; des laïques dans

leur costume national, des ministres protestants se succédèrent à la tribune. Le congrès avait pour but bien avoué de provoquer une déclaration sans ambages des représentants des différents cultes, et d'enrayer ainsi certaines manifestations qui s'étaient déjà produites contre les étrangers. La principale résolution de l'assemblée fut celle-ci : "La guerre contre la Russie n'a pas d'autre fin que d'affermir la situation du royaume japonais, et de consolider la paix dans l'intérêt de la civilisation, de la justice et de l'humanité; elle n'est aucunement inspirée par la haine de religion ou de race." Ce sage ordre du jour n'empêcha pas les orateurs d'opposer le Japon à la Russie, mettant naturellement tous les avantages du côté de celui-là. Kosaki Kodo, par exemple, un protestant, opina que dans la lutte présente la Russie représentait la civilisation du seizième siècle, le Japon celle du vingtième. Le Japon se faisait le défenseur des principes de la porte ouverte et du libre trafic; tandis que la Russie défendait un Protectionisme outré. Avec le Japon c'était la forme constitutionnelle du gouvernement qui triomphait; avec la Russie c'eut été la forme de la tyrannie et du despotisme. Le Japon était en faveur de la plus grande liberté des cultes; la Russie pour le ligottement des consciences. Ainsi donc le Japon combattait bien réellement au nom de la culture et de la civilisation modernes. — Comme conclusion, un député de l'Eglise grecque-orthodoxe vint, au milieu d'unanimes applaudissements, déclarer que sa communauté religieuse adhérerait pleinement et sans réserve au but et aux résolutions du congrès...

Toutefois si les Nippons sont fiers de leurs progrès, s'ils prétendent même y faire participer les Chinois et autres races de l'Extrême-Orient, ils n'entendent pas qu'on vienne parler du *péril jaune*. Il y a quelques années, ils furent très choqués par l'apparition d'un tableau, qui n'attira que trop l'attention du monde. Il portait pour inscription ces mots : "Peuples d'Europe, levez-vous pour la défense de vos biens." D'un côté, au-dessus d'un nuage planant sur une ville en flamme, paraissait une image de Boudha sous la forme d'un démon vomissant du feu; de l'autre côté, sur le bord d'un abîme, se tenait Michel, l'ange des batailles, dressant sa haute taille, armé du bouclier

et de l'épée. Autour de lui (dessinées sous des formes de femmes) l'Allemagne, la France, la Russie, et dans un arrière plan, comme hésitante, la Grande Bretagne. Le pinceau qui avait tracé cette esquisse, avait été tenu par une main royale et impériale, celle de Guillaume II. Le tableau devait être placé sur les murs de toutes les écoles de Prusse, pour imprimer bien profondément dans la mémoire des enfants qu'en Orient il y avait un démon du nom de Boudha, menaçant de ravir à l'Europe le trésor de sa foi chrétienne. Quelque temps après la déclaration de guerre, les Japonais avaient entendu, non sans indignation, le Kaiser criant au Tzar: "Dieu est avec vous! En avant!" Donc, avaient conclu les Nippons en complétant la pensée de Guillaume II: "le diable est avec nous!" Ils avaient peu goûté le compliment. Comment, ajoutaient-ils, le développement d'une Puissance sur l'extrême limite de l'Orient peut-elle menacer les Puissances Occidentales? A l'appui de leur thèse arrivait toute la phraséologie, dont sont coutumiers les diplomates. S'ils s'armaient, s'ils augmentaient leurs troupes de terre et de mer, s'ils convoitaient quelques lambeaux de terre sur le continent voisin, c'était uniquement pour mieux assurer l'intégrité de la Chine et la paix du Monde! Evidemment! Quel est l'agresseur qui a jamais avoué qu'il avait l'intention de dévorer sa victime pour la belle raison qu'elle lui faisait envie. Mais laissons les Nippons à l'adoration d'eux-mêmes et raisonnons d'après les résultats de la guerre. Sans doute cette guerre marquera une étape dans la marche de l'humanité; avec elle la race jaune se sera réveillée définitivement de sa léthargie. Mais que le Japon doive encore contrôler à lui seul tout l'Extrême-Orient, c'est fort douteux. Tout au plus le pourrait-il de concert avec l'Angleterre et les Etats-Unis. On sait du reste que le vrai bénéficiaire de la lutte entre Moscovites et Japonais a été John Bull. Par son nouveau traité avec le royaume du Soleil levant il a trouvé moyen de protéger les Indes et de se donner un formidable atout dans le règlement des questions chinoises. Il faudra sans doute plusieurs guerres, comme celle qui vient de finir, pour expulser l'Europe de l'Asie. Une nouvelle doctrine Monroe, au profit du Mikado, dans l'Extrême-Orient, n'a aucune chance de faire école pour le moment.

Quant à la valeur morale du Japon moderne, elle ne nous impose pas. Il est une vertu capable de civiliser vraiment cette nation, mais il n'en est qu'une, c'est la vertu du christianisme, non celle des universités allemandes, ni des grandes écoles scientifiques et industrielles de l'Europe. Celles-ci pourront apprendre aux Japonais à fabriquer des canons et des cuirassés; elles ne leur apprendront pas à déraciner les germes mauvais que porte la nature humaine, et que le paganisme ne fait qu'entretenir. Sur un fond païen on arrivera peut-être à mettre un vernis de civilisation, on n'y mettra pas les qualités, qui font les grands peuples. Si nous sommes les vrais amis du Japon, souhaitons-lui de devenir totalement chrétien.

J. A. Pons



La Banane



Il y a trente ans, peu de personnes au Canada savaient même ce que c'était qu'une banane. Aujourd'hui il n'y a pas de magasin de fruits si petit, pas de campagne si reculée où l'on ne la trouve. A New-York seul il s'en consomme 400,000 grappes par semaine, ce qui, à un minimum de 50 livres chacune, moyenne très modérée, porte à 20,000,000 de livres au bas mot, la consommation hebdomadaire d'une seule ville.

Bien qu'une seule espèce de banane nous soit expédiée, il en existe à peu près quarante variétés. Le nom botanique de *Musa paradisiaca*; *Bananier du Paradis* ou *Figuier d'Adam*, lui vient de ce que l'on suppose que c'est de lui qu'il est question dans l'Ancien Testament. Le figuier maudit par Notre Seigneur était pensé-t-on aussi un bananier. C'est lui aussi qui est la raison de ce proverbe si consolant que l'on entend répéter sous la zone équatoriale: "Personne ne meurt de faim en Amérique."

Les variétés s'étendent de la *Musa rosacca*, espèce purement ornementale qui ne produit pas de fruit, jusqu'à la *Musa ensete*, au fruit gigantesque que les espagnols désignent sous le nom de *platano*. De cette espèce aux fruits énormes, les variétés se suivent, en diminuant de grosseur jusqu'à la banane désignée sous le nom de *doigt*, dont le nom seul explique le volume. Le fruit diminutif de cette banane est plus que compensé par son goût exquis et la mince pelure dont elle est couverte. Toutes ces espèces n'ont pas des fruits de la même forme, l'*Arton*, par exemple et d'autres variétés cultivées dans les monta-

gnes de l'Amérique centrale, portent des fruits parfaitement droits et presque aussi larges que longs se tenant à angle droit sur la tige, ayant l'apparence de fiches trapues fixées au tour d'un bâton. On cultive souvent le bananier par rangs alternant avec le caféier, il sert à lui donner de l'ombrage en même temps qu'il donne un profit au planteur. Il paraît qu'il est dangereux de manger la banane après ou peu avant des excès alcooliques; la violente fermentation de ce fruit, que causent certains alcools, peut causer la mort. Jamais un indigène de Costa-Rica ou de l'Amérique centrale n'oserait prendre de l'*aguadiente* — leur eau forte — après un repas de bananes.

Lorsque l'habitant du littoral de la mer se décide à devenir planteur, il abandonne son cheval et sa selle, se choisit un emplacement sur les bords d'une lagune ou d'une rivière et à l'aide d'une pesante hache espagnole, secondé de sa *machete*, qui ne le quitte jamais et lui sert d'outil aussi bien que d'arme, il abat arbres, broussailles et vignes sur une étendue d'à peu près un arpent. Ce travail préliminaire fait, il se repose attendant que le soleil des tropiques aidé des vents alizés ait rendu tout cela sèche comme de l'amadou. Une allumette suffit alors pour compléter son ouvrage. Lorsque la fumée s'est dissipée et que les cendres sont refroidies son morceau de terre est prêt à recevoir les oeilletons, qu'il doit se procurer chez un voisin, car comme on le sait la banane ne donne pas de graine que l'on puisse semer.

Le bananier n'est pas à proprement parler un arbre, c'est un rouleau très serré de feuilles, qui rendues à une certaine hauteur se déploient en bannières d'un vert tendre. Malheureusement cette belle couronne de feuillage n'est bientôt plus, grâce au vent et à la pluie, qu'une masse informe de lambeaux qui bruient au souffle de l'air. La base du bananier présente la forme d'une grosse bulbe, sur laquelle se développent deux ou trois oeilletons. Ces rejetons arrivés à une certaine grosseur émettent des racines qui permettent de les détacher pour les transplanter. Ce sont ces oeilletons que notre nouveau colon a mis dans des trous de deux pieds de profondeur et à quinze ou dix-huit pieds les uns des autres. Maintenant il peut se reposer encore en attendant que la nature, qui, dans ces régions, n'est pas

lente, aï fait son oeuvre. En effet, six ou sept semaines après, l'oeilleton à atteint la hauteur de dix à douze pieds, a étendu son feuillage au centre duquel, un mois plus tard, s'élancera un épi terminé par une grosse fleur rouge. Cet épi se développe rapidement et à mesure qu'il s'allonge, il se penche de plus en plus jusqu'à ce que sa tête soit tournée vers la terre. Le fruit, à cause de cela, se développera vers le haut, dans une position tout à fait contraire à celle dans laquelle nous le voyons pendu dans les magasins. A des intervalles irréguliers, le long de l'épi, apparaissent bientôt des rangées de petites fleurs faisant, seulement en partie, le tour de la tige; bientôt elles sont remplacées par neuf à quinze bananes embryonnaires, qui seront plus tard les mains de bananes, que le marchand peut détacher sans déranger le reste de la grappe. Une grappe de neuf à douze mains est classée comme de première qualité, de sept à huit mains forme la seconde qualité, les grappes de moins de sept mains seront refusées par l'inspecteur, à l'embarcadère, comme impropres à l'exportation. Il y a quelquefois des grappes qui ont jusqu'à dix-sept mains; celles qui atteignent une grosseur anormale sont également refusées, à cause de la difficulté de les placer avec les autres dans le vaisseau.

Le bananier continue à croître et atteint en certains endroits plus de trente pieds et émet dix à douze autres épis, mais ceux-là sont stériles et ne servent qu'à féconder d'autres bananiers; le pollen étant transporté par les oiseaux mouches, qui abondent dans ces plantations. Lorsque la grappe est prête à être coupée, ce qui arrive de dix à onze mois après que l'oeilleton a été mis en terre, on supprime le bout de l'épi avec sa fleur terminale, qui s'étend à deux ou trois pieds au-delà de la grappe.

Au moment de la récolte, la banane offre une particularité que l'on ne trouve dans aucun autre fruit. Tous les consommateurs du nord-se disent, que la banane doit être bien meilleure et plus succulente prise mûre sur l'arbre. Pourtant, c'est le contraire qui est vrai, car ce fruit ne peut mûrir parfaitement sur son tronc. En effet, avant d'arriver à sa maturité, la pelure de la banane éclate et d'innombrables oiseaux et insectes l'attaquent, puis la grappe devient d'un poids tel, qu'elle se détache et tombe à terre, lorsqu'elle n'entraîne pas l'arbre lui-même

dans sa chute. C'est pourquoi les grappes sont coupées lorsque le fruit a atteint la moitié ou les trois quarts de sa maturité, suivant la distance plus ou moins grande qu'il aura à faire pour arriver au consommateur. Il est alors encore vert et dur comme du fer, mais il continue à se nourrir du suc contenu en abondance dans la tige et à mûrir comme nous le voyons tous les jours. Il est important de bien connaître le degré de maturité auquel le fruit peut être coupé, car si elle est cueillie trop tôt la banane jaunit mais n'a ni la saveur ni la tendreté voulu.

Le bananier devient inutile une fois le fruit cueilli, car il ne produit qu'une fois. Souvent on le coupe pour avoir son fruit, sinon, il est abattu quelques jours plus tard pour nettoyer le terrain. Bientôt un nouvel arbre s'élance du centre de la souche et ainsi il y a succession ininterrompue de bananiers, sans autre travail pour le planteur. La seule chose qui demande du soin sur une plantation de bananier, c'est le coupage du fruit. En effet, les grappes pèsent de cinquante à soixante livres et le moindre choc produit une meurtrissure, qui fait mûrir et gâter le fruit. C'est une des raisons qui font préférer le bord des rivières pour établir les bananeries : les grappes peuvent plus facilement être transportées dans les bateaux. Toutefois en employant libéralement les feuilles sèches et déchiquetées des bananiers, on les transporte très bien à dos d'âne jusqu'au chemin de fer. Plusieurs des grandes bananeries de Costa Rica sont munies de petits chemins de fer à rails portatives que l'on déplace suivant les besoins de la récolte. Ces chemins de fer portatifs sont importés d'Allemagne.

A Bluefields, un vapeur remonte la rivière, faisant escale de plantations en plantations pour charger la récolte. Peu de places ont cet avantage. A Port Simon, le lieu d'embarquement, pour l'exportation des bananes de la petite république de Costa Rica, où elle se cultive en grand, un chemin de fer de cinquante milles, allant vers l'intérieur, est bordé de bananeries. Les fruits sont déposés le long du chemin de fer pour attendre le train spécial qui doit les transporter. Il arrive assez souvent que des serpents, des tarantules ou autres individus aussi peu désirables se logent dans une grappe de bananes. Si l'on s'en aperçoit au chargement des wagons, on écrit à la craie : "ser-

pent dans ce wagon," et les ouvriers qui transportent du wagon au paquebot le font avec répugnance et infiniment de précautions.

Deux ans après qu'une bananerie a été plantée elle est en plein rapport. Il y a au moins quatre bananiers là où on n'en avait planté qu'un, de sorte que, avec un bien petit nombre d'arpents le planteur peut couper des grappes de bananes toutes les semaines de l'année: c'est une récolte ininterrompue. Il n'est pas question dans ces plantations de cultures alternantes. Bien qu'il sache que dans dix ans, sa terre sera complètement épuisée, à moins qu'elle ne soit couverte annuellement par un débordement de rivière, il s'en inquiète peu, car alors il sera devenu indépendant. En effet, une plantation de soixante arpents, rapportera après la seconde année, à peu près cinquante mille grappes. Au prix ordinaire de trente à cinquante cents, cela lui donnera de vingt à trente mille piastres; près du double de ce que lui a coûté le terrain, son nettoyage et la plantation des oeillets, plus l'intérêt de ses déboursés pour la première année d'attente. Après cette première année, le planteur n'a d'autre dépenses que le nettoyage. Il lui revient à dix ou douze piastres par arpents, en certains endroits la dépense est même beaucoup moindre.

Nous, gens du nord, nous considérons la banane comme un fruit, et rarement nous la mangeons autrement que dans son état naturel. Pour l'indigène des indigènes des tropiques c'est le *multum in parvo*: son pain, toute sa substance pendant des semaines entières. Les manières dont il l'apprête sont innombrables. Le grappe trempée dans la lessive, puis séchée au soleil, devient une masse ratatinée et moisie, pas du tout appétissante à voir, mais ainsi préparée, la banane se conserve indéfiniment.

En la pelant, la faisant bouillir ou rôtir elle se gonfle considérablement et devient un mets très acceptable. C'est ainsi qu'on la conserve dans le Nicaragua, et avec l'inévitable *tortilla* elle forme presque l'unique nourriture des indigènes. Quand le fruit est à peu près mûr, on le tranche et le place au soleil; il en sort une certaine quantité de sucre qui se cristallise à la surface, et forme une excellente conserve. Frite dans l'huile de

coco la banane est délicieuse, réduite en farine elle fait du bon pain et d'excellents gâteaux. On pense en faire une farine pour le commerce, mais jusqu'à présent aucune tentative sérieuse n'a été faite. On parle d'une compagnie allemande qui se formerait dans le Nicaragua pour exploiter la banane sous toutes les formes. Ce qui est certain, c'est que la chose se fera tôt ou tard. En attendant nous pourrions apprendre à varier l'usage que nous en faisons dans nos familles.

A Leglauer.



François Rabié



Il y a quelques mois voulant faire connaître à nos lecteurs, combien intéressant était le *Mois Littéraire et Pittoresque* que nous leur offrons pour la modique somme de \$2.80, par année, nous avons fait composer deux pages de cette revue: une courte biographie de Coppée. Nous nous propositions aussi de faire exécuter, les gravures qui l'accompagnaient lorsque nos imprimeurs, à court de deux pages pour terminer le numéro, prirent sur eux pendant une absence de vacances, d'insérer l'article, en y ajoutant un nom de plume, ne sachant pas qui en était l'auteur. Ce fut un malheur pour nous, car l'écrivain, peu sympathique aux oeuvres canadiennes, nous fit une réclamation si exorbitante, qu'il nous fut impossible de songer à le satisfaire. Cela nous rappelle la reconnaissance que nous devons à d'autres écrivains français, mieux connus, à M. Camille Derouet, qui fut un des écrivains les plus appréciés du *Correspondant*, et qui écrivait pour nous en 1898, à titre gracieux: "Les Barbares du XIXe siècle," et ne permit jamais que cet article fut publié ailleurs; Madame Marie Dronsart qui nous permit, au même titre, de reproduire ses incomparables portraits d'actualités, écrits pour le *Correspondant* pendant la guerre du Transvaal, sans oublier ceux dont nous avons depuis longtemps les manuscrits, sans avoir pu trouver place pour les publier.

Aujourd'hui nous empruntons au même *Mois littéraire et pittoresque*, quelques pages sur un poète peu connu au Canada

et pourtant digne de l'être, comme on pourra en juger, par l'intéressante communication qui suit. M. François Fabié est d'ailleurs un des distingués collaborateurs du *Mois*.

* * *

Un écrivain en plein épanouissement du talent qui renonce à écrire, un poète qui abandonne la Muse qui l'avait toujours magnifiquement inspiré, le fait est assez rare pour être noté. Cet écrivain, ce poète qui laisse tomber sa plume au moment même où il vient de publier un nouveau recueil de beaux vers, c'est l'auteur de la *Poésie des bêtes* et du *Clocher*, de la *Bonne terre* et des *Voix rustiques*, de *Vers la maison* et de *Par les vieux chemins*; c'est l'auteur du fameux discours en vers qui, il y a quelque quinze ans, révolutionna la Sorbonne, provoqua les critiques acerbes des uns, les éloges enthousiastes des autres, et valut au professeur qui l'avait osé — et réussi — la croix de la Légion d'honneur; c'est François Fabié.

— Oui, me disait-il hier, c'est fini, bien fini; je n'écrirai plus, je ne ferai plus de vers, j'ai chanté mon pays natal, ma maison, mon clocher, les champs, les forêts et les bêtes de mon Rouergue... A quoi bon écrire encore, quand on ne pourrait que se répéter!... Et puis, il faut savoir s'arrêter à temps et ne pas surcharger les rayons des bibliothèques.

Et comme je protestais :

— Non, je ne veux plus écrire, continua Fabié, et d'ailleurs, le voulant, en aurais-je encore la faculté? Je ne sens plus, comme autrefois, éclore en moi au rythme de la marche à travers les rues encombrées et bruyantes de la grande ville les vers où je chantais mon village... Et... (après un silence), pourquoi ne l'avouerais-je pas? Cela m'inquiète un peu et m'attriste aussi. La Muse m'aurait-elle abandonné? Peut-être reprendrai-je encore la plume, oh! uniquement pour m'assurer que j'ai toujours l'outil bien en main et que, si je voulais...

Ceci permet de supposer que le poète ne tiendra pas sa promesse de ne plus écrire. De tels serments, d'ailleurs, peuvent être violés sans remords.

François Fabié est né à Durenque, dans l'Aveyron. Son père était meunier, et le moulin attenant à la maison paternelle existe toujours. Il nous le décrit ainsi :

Mon aïeul, un Jacques Bonhomme,
Très longtemps meunier chez autrui,
Ayant été très économe,
Put devenir meunier chez lui.

Il acheta l'humble ruine,
Prit la truelle du maçon,
Et fit un moulin à farine
De l'antique moulin de son.

Exhaussa le tout d'un étage
Large, aéré, plein de soleil,
D'où l'on entend le caquetage
De la trémie à son réveil.

Puis, crânement, sur la toiture,
Comme un noble arbore un blason,
D'une meule en miniature
Il girouetta sa maison.....

Chaque année, il retourne là-bas; il y revit l'heureux temps où, tout enfant, il gardait les moutons, grimpaux aux arbres pour dénicher des oiseaux, faisait l'école buissonnière dans les champs couverts de genêts.

Il devait tout d'abord être instituteur, et il suivit les cours de l'Ecole normale de Rodez; mais le ministre Duruy passa par là en 1868, remarqua les dispositions littéraires du jeune Fabié et se dit: "Nous en ferons un professeur." Grâce à une bourse, Fabié suivit les cours de l'Ecole de Cluny et devint, en effet, professeur, professeur d'enseignement *spécial* (aujourd'hui nous disons *moderne*), car le poète n'a appris ni le grec ni le latin. Et il débuta à Toulon.

C'est dans cette ville qu'il se lia avec le colonel — depuis général — Pittié et que le découvrit, grâce à Pittié, M. Eugène Manuel, inspecteur général de l'enseignement.

Déjà Fabié s'était révélé poète. En dépit du ciel ensoleillé de la Provence, de la mer bleue, de la vie douce qu'il menait là-bas, il avait la nostralgie du pays natal. Il retournait fréquemment au village, mais les retours n'étaient pas toujours joyeux. La mort avait visité le foyer familial.

Manuel, séduit par le talent de Fabié, voulut le faire venir à Paris, et, sans le consulter, on le nomma professeur au lycée Charlemagne. J'ai raconté, il y a trois ans, comment M. Bourgeois, alors ministre de l'Instruction publique, ayant entendu le poète dire des vers au banquet de la Saint-Charlemagne, le chargea de prononcer le discours à la distribution des prix du concours général, et quel succès obtint ce discours en vers. Depuis, Fabié a été appelé à la direction de l'Ecole municipale Colbert, où il est encore.

* * *

Je disais que Eugène Manuel et M. Bourgeois avaient été séduits, captivés, par les vers de Fabié et aussi par la manière dont il sait les dire. Quand on l'a entendu, en effet, déclamer de sa voix chaude, pleine, sonore, un peu rude parfois, avec l'accent de terroir si particulier dont il ne s'est jamais défait, on est conquis. . .

Si Fabié a souffert de l'éloignement, où toujours il a dû vivre, de son Rouergue, nous ne devons ni le plaindre ni surtout nous en plaindre. Heureuse souffrance! Il a trouvé dans ses tristesses, dans ses regrets, dans son incurable nostalgie une source de poésie incomparable. Ses vers resteront.

Aucun poète, en effet, n'a dit avec plus d'émotion, plus de sincérité et dans une forme plus personnelle son amour de la petite patrie, qui n'exclut pas l'amour de la grande. Car, élargissant son horizon, voici en quels termes Fabié s'adresse au paysan de France pour le mettre en garde contre les chimères collectivistes :

REVUE CANADIENNE

Songe que la terre a besoin
 D'amour encor plus que de soin,
 Et qu'il faut, pour qu'elle abonde,
 En bois verts, comme en froments roux,
 Non mille amants, mais un époux
 Fort, ardent, fidèle et jaloux,
 Qui la comprenne et la féconde.....

Si François Fabié ne veut plus écrire, c'est qu'il craint sans doute, dans sa coutumière modestie, d'être désormais inférieur à lui-même; en quoi il se trompe, car jamais son inspiration n'a été plus haute, la forme de son vers plus parfaite, l'émotion qui s'en dégage plus intense. Mais, quand même, son geste est d'un bel exemple pour les artistes et les écrivains qui ne peuvent s'arrêter à temps, qui ne veulent pas voir que la vieillesse arrive... Savoir vieillir! c'est un art difficile, plus difficile, certes, que celui d'être grand-père. Fabié a écrit sur ce thème des vers encore inédits que j'ai la bonne fortune de pouvoir publier ici :

SAVOIR VIEILLIR

Savoir vieillir, quel art, mais combien difficile!
 Que de ferme vouloir il y faut, et quels dons,
 Quelles victoires sur notre orgueil imbécile,
 Que de renoncements cruels et d'abandons!

Vieillir, se l'avouer à soi-même, et le dire
 Tout haut, non pas pour voir protester les amis,
 Mais pour y conformer ses goûts et s'interdire
 Ce que la veille encore on se croyait permis.

Avec sincérité, dès que l'aube se lève,
 Se bien persuader qu'on est plus vieux d'un jour;
 A chaque cheveu blanc se séparer d'un rêve,
 Et lui dire tout bas un adieu sans retour;

Quand l'amour fuit devant nos lèvres et nos rides,
Comme un oiseau frileux ne pas s'en désoler,
Et même s'il revient en des retours rapides
Et nous sourire encor, le laisser s'en aller ;

Si quelque amie, au coeur de soeur plus que d'amante,
Très bonne, offrait ses mains à notre front lassé,
Repousser doucement sa tendresse clémente,
Détourner ce dernier lien du cher passé....

Rétrécir l'horizon des projets et des tâches
Pour élargir celui de l'au-delà sans fin,
Eviter de son mieux les regrets vains et lâches,
Qui des restes d'hier voudraient nourrir demain.

Aux grossiers appétits infliger d'après jeûnes
Et nourrir son esprit d'un savoir simple et sûr
Devenir doux, devenir bon, aimer les jeunes,
Comme on aime les fleurs, l'espérance et l'azur ;

Les voir penser, aller, s'aimer sans jalousie,
Admettre contre nous qu'ils ont parfois raison
Et que leurs rêves ont aussi leur poésie,
Et qu'on peut sans l'abattre embellir la maison ;

Se résigner à vivre un peu sur le rivage,
Tandis qu'ils vogueront sur les flots hasardeux,
Et devenir discret sans devenir sauvage,
Se laisser oublier d'eux en vivant près d'eux ;

S'estimer bien heureux si, dans les jours de fêtes,
Ils daignent quelquefois se souvenir de nous,
Et si nos petits-fils, blondes ou brunes têtes,
Preignent la place des ingrats sur nos genoux ;

Puis un soir, s'en aller sans trop causer d'alarmes,
Discrètement ; mourir juste comme on s'endort,
Pour que les tout petits ne versent point de larmes,
Et qu'ils ne sachent que plus tard ce qu'est la mort ;

Voilà l'art merveilleux connu de nos grands-pères
Et qui les faisait bons, tendres et vénérés ;
Ils devenaient très vieux sans être trop austères,
Et portaient souriants, certains d'être pleurés.

On voit, par ces vers, que Fabié n'est pas seulement un poète de beaucoup de talent, mais qu'il est aussi un sage.

Jacques Evrard



A Travers les Faits et les Œuvres

Depuis notre dernière chronique les événements se sont précipités en Angleterre. Le ministère unioniste, qui s'acheminait lentement vers la défaite depuis un an et demi, a brusquement terminé son existence. Le 4 décembre, M. Balfour a remis la démission du cabinet entre les mains de Sa Majesté. Chose singulière, ce gouvernement avait encore soixante-dix voix de majorité, si l'on fait le compte des députés unionistes et des députés libéraux. Mais la désunion régnait au camp ministériel. M. Chamberlain venait de prononcer à Birmingham un discours dans lequel il avait accentué son attitude sur la question fiscale, et fait entendre clairement qu'il trouvait regrettables les atermoiements et la tactique temporisatrice de M. Balfour. Après ce discours la scission dans les rangs ministériels parut irréparable, et des journaux comme le *Times* et le *Daily Telegraph* commencèrent à conseiller au premier-ministre de se retirer. De leur côté les libéraux ne semblèrent pas impatients de prendre le pouvoir, et auraient préféré que le ministère Balfour reçût le coup de grâce aux élections générales. Evidemment en Angleterre, les partis politiques ne se préoccupent pas d'avoir en mains, les ressorts de l'administration durant les élections. Ils ne se soucient guère de mettre et de conserver dans leur jeu ce que l'on considère ailleurs, au Canada par exemple, une si forte carte. Et non seulement au Canada. En France, un journal fait observer que les deux partis anglais font assaut de courtoisie pour passer la main avant les élections générales, et il ajoute: Nos républicains feraient un coup d'Etat plutôt que de descendre du pouvoir à la veille d'une crise d'élections générales?

Le ministère conservateur est donc une chose du passé. Sauf une interruption de trois ans, de 1892 à 1895, ce parti détenait le pouvoir depuis 1886. Et il a gouverné l'Angleterre, sans interruption pendant dix ans, de 1895 à 1905. L'administration qui vient de disparaître a commis des fautes, incontestablement. Mais elle laisse derrière elle deux grands actes, qui suffiraient à l'illustrer : la loi d'éducation de 1902, qui a donnée à l'école confessionnelle une consécration éclatante, et la loi de commutation de la tenure des terres en Irlande, inspirée par un noble esprit de justice et de réparation. Les catholiques du Royaume-Uni ne devront jamais oublier l'immense service que M. Balfour a rendu à la cause de l'éducation religieuse. La lutte qu'il a soutenue alors contre les partisans de la neutralité scolaire, lutte durant laquelle il a manifesté un talent, une énergie, une habileté, une élévation d'idées et une rectitude de principes réellement admirables, restera l'une des pages les plus glorieuses de sa carrière. Les catholiques canadiens ont une raison particulière d'en conserver un reconnaissant souvenir, car ils ont trouvé dans l'attitude et les discours de l'homme d'Etat qui vient de descendre du pouvoir, des arguments précieux et très utiles à leur cause, au milieu de leurs propres combats.

C'est le chef de l'opposition, Sir Henry Campbell-Bannerman, qui a été appelé par le roi à former le nouveau cabinet. Il a accepté la tâche, et contrairement à beaucoup de prévisions il a réussi en peu de temps à former une très forte administration. Lui-même a pris le poste de premier lord du Trésor ; M. Asquith est chancelier de l'Echiquier (ministre des finances) ; Sir Edward Grey, ministre des affaires étrangères ; lord Elgin, secrétaire colonial ; Herbert Gladstone, secrétaire de l'intérieur ; Richard Burdon Haldane, secrétaire de la guerre ; John Morley, secrétaire pour l'Inde ; lord Twedmouth, premier lord de l'amirauté ; David Lloyd-George, président du bureau de commerce ; John Burns, président du bureau pour le gouvernement local ; John Sinclair, secrétaire pour l'Ecosse ; lord Carrington, président du bureau d'Agriculture ; Sydney C. Burton, maître général des postes ; lord Crewe, lord président du conseil ; le marquis de Ripon, lord du sceau privé ; Augustine Birrell, président du bureau d'éducation. Ce sont là les mem-

bres du cabinet. Lord Aberdeen, notre ancien gouverneur, devient de nouveau lord lieutenant, ou vice-roi d'Irlande.

Une particularité frappe à première vue dans cette liste, c'est l'absence de lord Rosebery. L'homme d'Etat considérable, qui a été le chef du parti libéral après Gladstone, ne fait pas partie de ce cabinet libéral. On pouvait s'y attendre après les incidents qui ont précédé la retraite de M. Balfour. Sir Henry Campbell-Bannerman avait prononcé à Stirling, le 23 novembre, un discours dans lequel il s'était déclaré carrément favorable au Home Rule. Trois jours plus tard, parlant à Bodmin, lord Rosebery a répudié catégoriquement cette énonciation politique de Sir Henry. Et cela n'a pas manqué de produire une vive sensation. Il n'est donc pas surprenant que lord Rosebery ne soit pas membre de la nouvelle administration. Cependant, son gendre, lord Crewe, en fait partie, et l'on a vu dans ce fait un gage de pacification.

On affirme que, nonobstant le discours de Sir Henry Campbell-Bannerman à Stirling, le cabinet libéral ne fera pas du Home Rule un article de son programme. Le *Spectator*, qui appuie le ministère, a publié un article où se trouvent les lignes suivantes: "Le nouveau cabinet, s'il commande une majorité dans le prochain parlement, n'a pas l'intention de présenter un bill de Home Rule. Il ne demandera même pas au pays le mandat de doter l'Irlande d'une législature séparée. La question essentielle qui sera soumise aux électeurs sera le maintien du libre échange, et l'opposition n'aura pas la chance d'éluder cette question en prétendant que le Home Rule en a pris la place." Il est pourtant évident que les unionistes vont essayer de se rable au Home Rule. Trois jours plus tard, parlant à Bodmin, riels. M. Balfour a inauguré cette tactique dans un vigoureux discours prononcé à Manchester. "Qu'ils en aient honte ou non, s'est-il écrié, *Home rulers* ils ont été, et *Home rulers* ils resteront."

Nous voyons dans une dépêche que l'on reproche au nouveau cabinet d'avoir une complexion trop écossaise. Le premier-ministre lui-même est écossais, et un grand nombre de ses collègues le sont également. Sir Henry Campbell-Bannerman arrive à soixante-dix ans. Il est entré dans la Chambre des Com-

munes en 1868, comme député des Stirling-Burgs, et il a représenté cette circonscription depuis cette date. Son frère, James Campbell, siège aussi dans la Chambre des Communes, mais du côté des conservateurs. En 1871, il devint secrétaire financier du War Office. En 1872, un de ses oncles maternels, Henry Bannerman, lui laissa une immense fortune, à condition qu'il joignit le nom de Bannerman à celui de Campbell. Ce ne fut qu'en 1884 qu'il parvint à une position politique de premier plan; il devint secrétaire d'Etat pour l'Irlande. En 1892 il fut mis par M. Gladstone à la tête du War Office, et c'est sous son administration qu'un prince du sang royal cessa d'être chef de l'armée. C'est en 1895, lors de la démission du gouvernement libéral, que M. Henry Campbell-Bannerman reçut le titre de "Sir." Quand Sir William Vernon Harcourt abandonna le commandement du parti libéral aux Communes, et sur le refus de M. Morley de lui succéder, Sir Henry accepta le poste de leader, peu enviable à ce moment. C'est cet acte de dévouement qui lui vaut maintenant l'honneur d'être le premier-ministre de la Grande-Bretagne. Sir Henry Campbell-Bannerman est un homme riche; son revenu s'élève, dit-on, à deux cent cinquante mille piastres par année, à peu près le même chiffre que M. Balfour. On comprend, après cela, comment ces hommes d'Etat anglais peuvent consacrer toute leur vie à la politique.

Les élections vont avoir lieu en janvier. Le spectacle qu'elles vont offrir sera intéressant. Le parti unioniste est dans une situation désavantageuse. Il vient de descendre du pouvoir après un long règne et plusieurs années de décadence. Il est divisé par la question fiscale. M. Chamberlain va presque jusqu'au protectionisme mitigé, dans son désir de faire triompher son système d'impérialisme commercial et douanier. M. Balfour reste bien en deçà, et ne demande que le pouvoir d'opposer des droits de douane aux pays étrangers qui refusent à l'Angleterre sur leurs marchés le libre accès dont ils jouissent sur les siens. Le duc de Devonshire, lui, ne veut entendre parler d'aucune politique qui entamerait le système libre-échangiste. Voilà donc trois courants dans le vieux parti unioniste. Le parti libéral au contraire est absolument uni sur le terrain du libre-échange. La question du Home Rule pourrait le diviser, mais

ses chefs semblent s'entendre pour la tenir à l'écart, au moins d'ici à quelque temps. Les libéraux ont donc, suivant nous, toutes les chances, et les élections vont leur donner une majorité suffisante.

* * *

La situation en Russie est toujours périlleuse. Chaque fois qu'elle semble s'améliorer, de nouveaux sujets d'alarme surgissent. Un vent de malheur et de désastre semble souffler sur l'empire des tsars. L'esprit insurrectionnel lève la tête un peu partout. La mutinerie travaille la marine et l'armée, et se glisse, paraît-il, jusque dans la garde impériale. Les grèves succèdent aux grèves, et les soulèvements aux soulèvements. La Livonie, la Lithuanie, sont en feu. Dans une entrevue avec un journaliste, le comte Witte a prononcé les paroles suivantes : "Jusqu'à ce que les éléments sociaux qui sont opposés à l'anarchie aient décidé de prêter main forte aux ministres de l'empereur pour appliquer les principes énoncés dans le manifeste impérial, la situation pourra être regardée comme sérieuse et très inquiétante. Avec l'appui moral de la nation et des mesures efficaces prises par le gouvernement, tout peut encore être réparé. Mais si cet appui moral fait défaut l'anarchie va continuer jusqu'à ce qu'enfin la nation demande la suppression de la Révolution même par la force, et alors, il n'est pas impossible que les principes du manifeste soient révoqués ou suspendus dans leur application. Alors je devrais me retirer, et ce sera le rôle d'un autre d'écraser la Révolution."

Parlant des rumeurs de démission du comte Witte, un journal français le compare à Necker, et Nicolas II à Louis XVII. "Le financier Witte, dit-il, d'origine étrangère—ce qui ne le distingue pas, à la vérité, de la famille impériale elle-même—mal vu de la cour et du souverain, s'est comme imposé au ministère, et, quoique n'inspirant à personne une entière confiance, sa réputation libérale en fait pour le moment le porte-ensei-

gne du nouveau régime qu'enfante si douloureusement la nation; et voici que cet homme parle de se démettre, en présence de l'hostilité trop peu dissimulée de la cour et du souverain.

"Le financier genevois, calviniste, Necker, s'imposa de même au Roi, qui eut l'inutile faiblesse de le subir, quelque aversion personnelle qu'il éprouvât pour toute la "Neckraille" qu'il représentait. Necker aussi se dut retirer devant l'hostilité assez justifiée de la cour et du souverain, et, il faut ajouter ici, devant l'hostilité de tout ce qui demeurait attaché, en France, aux saines traditions. Mais lui aussi était alors un porte-enseigne et sa retraite fut suivie, de la prise de la Bastille."

Les appréciations sur le comte Witte sont bien contradictoires. Il est difficile de porter en ce moment un jugement impartial et exact sur cet homme politique.

* * *

La rupture entre la France et l'Eglise catholique est consommée. Le 6 décembre le Sénat français a voté l'ensemble de la loi de séparation que lui avait envoyée la Chambre des députés. L'opposition a lutté vaillamment. M. de Lamarzelle, M. de Cuverville, M. de Chamillard, M. de Marcère, M. Méline, etc., ont fait ressortir toutes les incohérences et tous les dangers de la loi. Le discours de M. Méline, de ce vieux républicain, partisan de Gambetta, a été un plaidoyer puissant contre la séparation décrétée dans les conditions actuelles. Tout a été vain. Le siège des sénateurs blocards était fait, et la loi a été votée par 179 voix contre 103. Le 1er janvier prochain elle entrera en vigueur.

Les catholiques de France vont maintenant se trouver devant ce fait accompli. On constate facilement, à la lecture des journaux et des revues, que leurs impressions sont diverses. Voici par exemple l'abbé Gayraud, député du Finistère, qui a combattu la loi, mais qui prétend que, malgré les intentions perverses de ses auteurs, elle contient des dispositions dont l'Eglise pourra bénéficier. Dans la *Revue du clergé français*, il pu-

blie un article au cours duquel il pose les questions suivantes : "A prendre le texte du projet séparatiste, tel qu'il a été voté par la Chambre, que reste-t-il à l'Eglise en fait de biens, de liberté, et de droits?" Et alors passant en revue certains articles de la loi, il fait l'énumération de ce qu'elle laisse à l'Eglise. Puis il ajoute :

"Tels sont les avantages que nous laisse la projet de loi : considérons-les avec calme et d'un esprit rassis. Sont-ils donc si peu de chose qu'ils ne vailent point la peine de s'exposer à quelques tracasseries et de souffrir quelques vexations pour les conserver. Sur la liberté de l'Eglise, qui résulte des lois abrogées, nous tomberons sans doute aisément d'accord. A elle seule, je le dis sans crainte, elle compenserait la perte du budget des cultes. Aussi personne, que je sache, ne voudrait-il y renoncer. C'est, en droit et en fait, l'Eglise de France plus indépendante, plus autonome, plus romaine qu'elle ne fut peut-être jamais. Quant à la dévolution des biens des menses et des fabriques, à la jouissance gratuite des églises, aux pensions et allocations du clergé, à la liberté garantie des exercices du culte, n'est-ce donc rien que tout cela? Et serait-il prudent et politique d'y renoncer de nous-mêmes, en refusant de constituer des associations culturelles et de bénéficier de la loi?

"On dit : "C'est une amorce perfide, ce sont des pièges; nos ennemis veulent endormir l'opinion et opérer d'une façon insensible. Fou qui se laisse prendre à leur tactique! Dans quelques mois, les élections faites, ils nous ôteront ces avantages. Mieux vaut y renoncer tout de suite, et que le peuple sente bien les inconvénients de la séparation. Voilà le salut!"

"Oui, assurément, les séparatistes ont voulu rendre la séparation acceptable au peuple, et je ne nierai point qu'il y ait chez beaucoup d'entre eux quelque arrière-pensée jacobine de retour offensif. Nous ne sommes pas dupes de leurs habiletés. Mais que gagnerions-nous à refuser les avantages de la loi?

"Si le choix nous était donné entre le régime séparatiste et le régime concordataire, j'admettrais sans peine que l'on se prononçât pour ce dernier. Dans ce genre d'incertitudes et de probabilités, la plupart des bons esprits s'en tiennent avec prudence à l'adage des moralistes : *tutior pars est eligenda*, ou à la

maxime du fabuliste: "Un *tien* vaut, se dit-on, mieux que deux *tu l'auras*." D'aucuns, plus audacieux que sages, hésiteraient peut-être et finiraient par courir le risque et la chance de la liberté. Mais, en fait, nous n'avons pas à choisir de la sorte. Notre seule alternative est entre subir la loi en bénéficiant de ses avantages, et la subir avec de notables aggravations à notre détriment, car les associations cultuelles seules sont aptes légalement à recevoir les biens des établissements du culte, à jouir gratuitement des églises, à tenir des assemblées religieuses exemptes des formalités des réunions publiques et protégées par la loi, et l'on doit prévoir, en outre, qu'une attitude d'intransigeance absolue provoquerait sans tarder, les modifications et aggravations dont nous sommes déjà menacés par les sectaires, notamment la suppression des pensions et allocations, et peut-être une loi d'exception, violente et persécutrice, contre le clergé catholique, qui serait, je crois, le seul à résister obstinément et jusqu'au bout au régime nouveau. Voilà le seul choix que nous ayons à faire.

"Autant que personne je désire que le peuple s'aperçoive des injustices de la loi et s'en irrite contre le Bloc. Mais je veux qu'il sente, à n'en pouvoir douter malgré les sophistes, que ces iniquités sont le fait, non pas d'un mauvais vouloir du clergé, mais de la loi elle-même. Or verrait-il ce fait avec l'évidence du plein jour, et c'est ainsi qu'il doit le voir pour se décider en notre faveur et dans notre sens, si nous refusons de lui démontrer à l'essai, à l'usage, en dehors de tout parti pris d'avance, les inconvénients du nouveau régime? Ce refus général et, pour ainsi parler, *à priori*, d'observer la loi et d'expérimenter ses avantages, permettrait-il au peuple d'en percevoir clairement les méfaits, et ne ferait-il pas, au contraire, beau jeu à nos ennemis? Quant à moi, je le crains. . .

"Je conclus donc que les associations cultuelles prévues par la loi ne seront point l'organisme schismatique et l'instrument de laïcisme que d'aucuns redoutent. Que l'Eglise impose aux catholiques un type unique de statuts, canoniquement et juridiquement étudié et rédigé, en dehors duquel toute association cultuelle serait frappée d'interdit, et partant non conforme aux règles de l'organisation générale du catholicisme: grâce à cette

initiative parfaitement légale de la hiérarchie ecclésiastique, nos paroisses et nos diocèses pourront être constitués d'après le droit divin de l'Eglise romaine, laquelle connaîtra enfin, dans l'antique fief du gallicisme césarien, l'autonomie, l'indépendance, la liberté."

Cette citation est excessivement longue, je le reconnais ; mais elle traduit les sentiments d'une foule de catholiques de France, prêtres et laïques.

D'autre part, un grand nombre manifestent des dispositions absolument contraires. Ils ne voient dans la loi rien autre chose qu'un instrument de persécution, de spoliation et de tyrannie hypocrite. Vous avez entendu l'abbé Gayraud ; écoutez maintenant un rédacteur de la *Vérité française* :

"Dans ces conditions, comment faire l'essai loyal d'une loi pleine d'embûches, toute remplie d'entraves contre les libres manifestations du culte catholique ? On n'a pas assez remarqué, non plus, que cette loi qui prétend établir la séparation, tend, au contraire, par la plupart de ses articles, à la confusion des deux pouvoirs, à la main mise de l'Etat sur les biens ecclésiastiques, comme aussi à l'asservissement de l'Eglise. Les libertés les plus essentielles sont foulées aux pieds, avec la mauvaise foi la plus insigne. Ce que l'on veut, c'est qu'il n'y ait plus, en France, ni Eglise ni religion catholique. Un essai loyal ne pourra être tenté que dans la mesure où les catholiques seront obligés d'entrer, comme malgré eux, dans une situation qui sera ce que la feront les événements."

Comme vous le voyez, ce n'est plus du tout la même note que l'abbé Gayraud. Avec ce dernier nous entendons peut-être l'optimiste, avec l'autre le pessimiste. Mais on conçoit que le pessimisme soit quelque peu à l'ordre du jour, quand on se rappelle que les sectaires proclament bien haut leur devoir d'aggraver encore les dispositions de la loi séparatiste. La *Lanterne* ne veut point qu'on ait de doute là-dessus :

"Oui," s'écrie-t-elle, nous entendons extirper de la loi les derniers privilèges accordés à l'Eglise, comme nous entendons, par la propagande, par l'action politique et sociale, lutter contre elle, tant qu'elle sera debout. C'est folie que d'espérer, nous ne disons pas un rapprochement mais une simple trêve. Que les

cléricaux acceptent la loi actuelle ou se révoltent contre elle, nous n'en continuerons pas moins à les combattre sans merci."

Quels que soient les courants divergents qui se manifestent chez les catholiques, il est certain qu'il n'y aura qu'une seule attitude dès que le Pape aura parlé. Une dépêche de Rome à *l'Univers*, datée du 7 décembre, contenait les informations suivantes :

"Le premier acte du Saint-Siège sera une protestation solennelle contre la rupture du Concordat faite en dehors des règles élémentaires du droit international et du droit naturel. Cette protestation sera faite sous une forme plus solennelle encore qu'une allocution consistoriale.

"Ce que le Vatican recommande surtout, en ce moment, c'est le sang-froid sans précipitation; le Pape donnera les instructions et les directions opportunes, à son heure.

"On remarque avec tristesse les campagnes menées dans certains journaux lus par des catholiques dans le vain espoir d'exercer une pression dans un sens ou dans l'autre; ces campagnes reposent d'ailleurs sur des interviews, des communications ou des renseignements absolument fantaisistes.

"Les catholiques ne doivent pas se laisser prendre à de semblables procédés qui sont vraiment regrettables."

Il y a bien longtemps que la France catholique n'a traversé une heure aussi pleine d'angoisse.

* * *

Maintenant que le Parlement a rompu le lien séculaire qui unissait la France à l'Eglise, maintenant que "le reniement est consommé," que vont faire les Chambres? Le Bloc devait faire aboutir plusieurs réformes, à part la séparation. Va-t-il en disposer avant les élections? Que va-t-il advenir de l'impôt sur le revenu, des retraites ouvrières, etc.? Et la réforme électorale, sera-t-elle prise en considération durant la présente législature? On peut en douter, en dépit de la décision prise par la Chambre des députés le 21 novembre. Au nom de la commission du suf-

qu'elle soit proportionnelle: il faut, par exemple, que si un département a 60,000 radicaux ou radicaux-socialistes et 55,000 libéraux, la représentation ne soit pas uniquement radicale et radicale-socialiste; il faut que les libéraux soient représentés. Mais ils ne peuvent l'être que si on compte les voix obtenues dans un collège électoral d'une étendue suffisante. C'est pour cela que le scrutin de liste est nécessaire. Le scrutin d'arrondissement peut avoir ses mérites; il a le défaut d'empêcher la représentation des minorités, et cela suffit pour le condamner."

De son côté, le *Temps*, un journal qui a toujours combattu les partis conservateurs, publiait ces lignes le 23 novembre: "L'idée de la représentation proportionnelle gagne du terrain. Un nombre de plus en plus considérable d'hommes politiques reconnaît les inconvénients du système brutalement majoritaire qui prive de toute représentation la moitié moins un des électeurs d'un arrondissement, et qui, par suite de l'inégalité numérique de la population de divers arrondissements de France, peut aboutir à donner la majorité parlementaire à une minorité d'électeurs. Ce n'est évidemment point là un véritable régime de souveraineté nationale."

Un des collaborateurs de la *Revue Canadienne*, M. J. B. Archambault, a déjà traité ici cette question du scrutin de liste et de la représentation proportionnelle, avec un talent remarquable. Au Canada, comme en France, le scrutin uninominal conduit à des iniquités pratiques qui sautent aux yeux. La représentation des minorités devrait être mise sans retard à l'étude par nos hommes publics.

* * *

C'est le 18 janvier prochain que les pouvoirs de M. Loubet doivent expirer. On se préoccupe déjà de la prochaine élection présidentielle. M. Léon Bourgeois, paraît-il, ne sera pas candidat. M. Doumer le sera, surtout s'il est réélu président de la Chambre des députés, à la rentrée des Chambres, au commencement de janvier. Les radicaux et les socialistes ont déjà com-

mencé contre lui une campagne furieuse. M. Fallières, président du Sénat, a des chances. Si l'élection s'annonce comme trop laborieuse, on pourrait bien essayer de réélire M. Loubet, qui toutefois, semble très résolu à s'en aller. On affirme que M. Combes aspire à la suprême magistrature. Hélas! se pourrait-il que la France fût réservée à cette cruelle humiliation? Elle serait bien punie!

* * *

Le président des Etats-Unis, M. Roosevelt, a adressé au Congrès, le 5 décembre, son message usuel. Ce document touche à une foule de sujets. Il y est question des sociétés industrielles et des lois nécessaires pour les réglementer, de la législation relative aux heures de travail des employés de chemin de fer, à la protection des enfants, à la situation des femmes dans l'industrie. Le président demande que les affaires des compagnies d'assurances soient soumises à une sévère surveillance. Il déclare urgente une loi contre la corruption électorale, et dit que l'on devrait interdire rigoureusement toute souscription faite par des sociétés dans un but politique. Parlant des dépenses publiques le président s'est exprimé comme suit :

“Je recommande au Congrès l'économie la plus rigoureuse; mais je n'ai pas l'intention de conseiller une fausse économie, qui serait la pire des extravagances. Ce serait, par exemple, un crime de lèse-nation que d'épargner sur la flotte et ce serait une grande folie que de ne pas nous efforcer d'accomplir l'oeuvre du canal de Panama.”

Voici comment s'exprime M. Roosevelt au sujet de la conférence de la Haye :

“Nous pensons que la réunion de la conférence est maintenant certaine. Le gouvernement des Etats-Unis fera tous ses efforts pour en assurer le succès dans l'intérêt de la paix, de la justice et de la cordialité internationales.

“Notre but est l'équité. La paix est normalement la compagne de l'équité: mais lorsque la paix et l'équité sont en conflit,

un peuple grand et honnête ne peut pas un seul instant hésiter à suivre le chemin qui va du côté de l'équité, alors que ce chemin mène aussi à la guerre."

La fameuse doctrine Monroe occupe une place d'honneur dans le message présidentiel. "Que le maintien de la doctrine de Monroe, dit M. Roosevelt, soit d'une grande importance pour nos droits et nos intérêts, cela est d'une évidence telle qu'il est inutile de chercher à le démontrer. Cela est particulièrement vrai de la construction du canal de Panama. Au simple point de vue de la défense nationale, nous devons exercer une surveillance étroite sur les abords du canal; je veux dire que nous devons veiller avec soin à nos intérêts dans la mer des Caraïbes."

Mais le président déclare aussi que la doctrine Monroe ne doit pas être interprétée comme devant engager le gouvernement américain à empêcher un gouvernement étranger de recouvrer une créance régulière d'une république du Sud, par exemple. Seulement la prise de possession des douanes de cette république par la puissance étrangère ne devrait être permise sous aucune circonstance.

En somme le message du président des Etats-Unis est intéressant, et dénote un esprit vigoureux.

* * *

Les élections pour la nouvelle province de la Saskatchewan ont eu lieu le 13 décembre. Elles ont maintenu le gouvernement Scott par une faible majorité. A l'heure où nous écrivons, M. Scott semble pouvoir compter sur treize partisans et M. Haultain sur neuf. Deux sièges seraient encore douteux. La lutte a été acharnée. M. Haultain a fait appel au fanatisme, et à ce point de vue, sa défaite était désirable. Quand à M. Scott, son attitude au fond ne valait pas grand'chose, mais il paraissait moins engagé que son adversaire contre l'école séparée, et les catholiques ont dû voter pour ses candidats. Un document, que l'on a prétendu faussement être une circulaire épiscopale de Mgr Langevin, a joué un grand rôle dans la lutte; M. Haultain l'a exploité contre les ministériels.

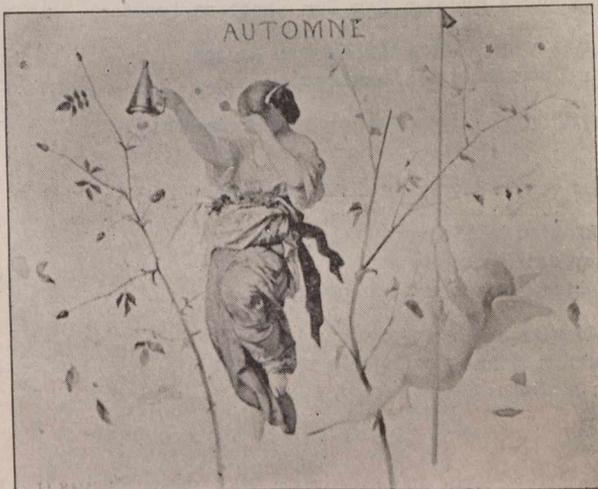
En somme la situation des catholiques n'est pas brillante au Nord-Ouest.

* * *

Dans quelques jours l'année 1905 sera terminée, et nous verrons se lever sur nous l'aube de 1906. Que nous apportera l'année nouvelle? "L'avenir, l'avenir, mystère!" a dit le poète. Au seuil de cet avenir, nous souhaitons à tous les lecteurs de la *Revue Canadienne* la paix de l'âme et les joies du coeur, qui sont ce qu'il y a de meilleur ici-bas.

Thomas Chapais.

Québec, 20 décembre 1905.





Errata dans le 3ème acte du drame "Par le Sang" Livraison de Décembre

P. 589. Omettez le mot **courage** à la fin du 6ème vers et lisez:

Que l'Esprit de notre Annam accorde
Longue vie au monarque, ami de la concorde!

P. 595, 10ème vers. Ajoutez **mon**.

Lisez:—

Moins prompt que **mon** Louis à courir dans la lice...

P. 598 : 15e vers. Lisez **bonté** au lieu de liberté:

Pourvu qu'en quelque lieu l'on vante sa **bonté**.

P. 606 : 19e vers. Lisez **ton** au lieu de **son**.

...Tu Duck dans **ton** tombeau,

37ème page, dernier vers, ajoutez le mot **sacrés**:

Lisez:—

Sur les restes **sacrés** du divin roi, mon père:

P. 608. Ajoutez le 17e vers omis:

Mon enfant je t'envie

Ta noblesse de coeur, ton mépris de la vie...

P. 609. Ajoutez le 11e vers:

De quelles riches fleurs je te vois émaillé!

Salut, jardin...